23me ANNÉE - N° 75 - PÉRIODIQUE NOVEMBRE 1979

BULLETIN DE LIAISON DE

LA KOUMIA

ASSOCIATION DES ANCIENS DES GOUMS MAROCAINS ET DES A. I. EN FRANCE

Reconnue d'utilité publique - Décret du 25 février 1958 - J.O. du 1er mars 1958

14, rue de Clichy - 75009 PARIS - Tél. : 874.52.93

N° Commission paritaire : 296-D-73 du 15-5-72 — Routage 206

COMITÉ DIRECTEUR DE LA KOUMIA

FONDATEURS

Général LAHURE (†), Léonard GARRY (†), Pierre DURAND. (†)

PRESIDENTS D'HONNEUR

Général d'Armée A. GUILLAUME
Généraux GAUTIER (†) (4e G.T.M.), LEBLANC (1er G.T.M.),
BOYER de LATOUR (†) (2e G.T.M.), MASSIET du BIEST (†) (3e G.T.M.),
PARLANGE (†) (4e G.T.M.), de SAINT BON (3e G.T.M.),
TURNIER (2e G.T.M.), SORE (†) (G.T.M.-E.O.),
Colonel FLYE-SAINTE-MARIE (†), Colonel LUCASSEAU.

VICE-PRESIDENTS D'HONNEUR

Michel BOUIS (†), Georges CROCHARD († Général MELLIER (†).

SECRETAIRES GENERAUX D'HONNEUR :

Jacques OXENAAR (†), Colonel Gérôme de GANAY

CONSEIL D'ADMINISTRATION

a) Membres :

MM. le général André FEAUGAS, Guy BOULA de MAREUIL, Georges BOYER de LATOUR, Mme BRAULT-CHANOINE, MM. Gérard de CHAUNAC-LANZAC, Gérôme de GANAY, Georges GAUTIER, Yves HUCHARD, Paul LUCASSEAU, André MARDINI, Léon MERCHEZ, Henry MULLER, André NOEL, André PASQUIER, André PICARDAT, Me Pierre REVEILLAUD, Clément TROUILLARD, Jacques WINTER.

BUREAU

Président :	Général André FEAUGAS
Vice-président :	André MARDINI
Secrétaire général :	Colonel Guy de MAREUIL
Secrétaire général adjoint :	Colonel Georges GAUTIER
Conseiller administratif :	Yves HUCHARD
Trésorier :	Henry MULLER

SECTIONS

b) Membres de droit :

MM. les présidents des sections de :

Alsace - Moselle - F.F.A. :	Roger DUMONT
Corse :	Xavier COLONNA
Marseille :	Commandant FILHOL
Nice - Côte d'Azur :	Général MARCHAL
Ouest :	Colonel GUIGNOT
Paris :	Capitaine Léon MERCHEZ
Rhône-Alpes :	Colonel MAGNENOT
Sud-Ouest :	Colonel JENNY
Vosges :	Georges FEUILLARD

Association des Descendants de la Koumia :
Commandant Georges BOYER de LATOUR.

Commission financière :
André NOEL, Mme BRAULT-CHANOINE, Gérard de CHAUNAC-LANZAC.

Comité de direction et de contrôle de Montsoreau :
Colonels BERTIAUX, JEAN-BAPTISTE, commandant PASQUIER.

Entr'aide : Mme BRAULT-CHANOINE.

Porte-fanion : Jacques WINTER.

Porte-fanion suppléant : Georges CUBISOL.

Secrétariat : 14, rue de Clichy, 75009 PARIS - Tél. 874.52.93
C.C.P. Paris 8813-50 V

Cotisation anuuelle : 50 F (dont service du bulletin : 40 F).

Pour les membres à vie et les **« Amis des Goums »**, le montant de l'abonnement au **service du bulletin est fixé à 40 F.**

Pour tout changement d'adresse envoyer 1 F en timbres-poste.

Permanence : Mardi et vendredi, de 15 à 18 heures.

Réunion amicale mensuelle : Le troisième mardi de chaque mois, de 18 à 20 h., au Club « RHIN ET DANUBE », 20, rue Eugène Flachat, PARIS, 17e, Métro Pereire - Maréchal Juin.

Correspondance : pour éviter tout retard, la correspondance doit être adressée impersonnellement à M. le Secrétaire général de la Koumia, 14, rue de Clichy, 75009 PARIS.

Prière de ne traiter qu'une question par correspondance. (Les correspondances différentes pouvant, naturellement, être insérées dans une seule et même enveloppe).

SOMMAIRE

LE MOT DU PRÉSIDENT 4

CONSEIL D'ADMINISTRATION DU 23 OCTOBRE 1979 5

ARTICLES DIVERS
- — Jbel Sarhro, terre du souvenir... La Koumia 7
- — La visite du pacha de Marrakech aux caïds zaians, ou la rencontre d'Ajdir, 10 août 1953 Jean SAULAY 8
- — A propos de l'Iran X. 17
- — Pélérinages au Maroc (suite et fin) Georges RATEL 18
- — Les harkis dans le Nord (suite et fin) Pierre DELCOURT 23
- — Souvenirs de Tunisie DEGLIAME 26
- — Noël berbère Jean VERCHIN 27
- — Arabe et hébreu Guy de MAREUIL 29

VIE DES SECTIONS
- — Ouest 31
- — Paris 32
- — Sud-Ouest 35

CARNET ET NOUVELLES DES UNS ET DES AUTRES 40

IN MÉMORIAM
- — Colonel Pierre BACUS 43
- — Colonel Georges GUET 43
- — Commandant MARCHETTI-LECCA 44
- — Henri-Francis MAZOYER 44
- — Rappel du souvenir du capitaine MOUREAU 45
- — Colonel Michel SARRAZIN 45
- — Louis TROUSSARD 46

BIBLIOGRAPHIE
- — Capitales et terre des califes, préface de Jacques DUMARÇAY, récemment décédé 47
- — Il y a vingt-cinq ans : Dien Bien Phu, analyses de Jean SAULAY 51
- — Le temps des vérités Général Henri NAVARRE 51
- — Histoire de la guerre d'Indochine Général Yves GRAS 53
- — Les 170 jours de Dien Bien Phu Erwan BERGOT 54
- — Hanoï au soleil de sang, la fin de l'Indochine française Georges GAUTIER 56
- — Le cavalier rouge Germaine de BOURNAZEL 57
- — Burnous au vent et sabre au clair Jean VERCHIN 58
- — La saison des fêtes dans une vallée du Haut Atlas, Hassan JOUAD et Bernard LORTAT-JACOB 59
- — Maroc, extrême Moghreb du soleil couchant Michel JOBERT 61

ASSOCIATION DES DESCENDANTS
- — Note du président 62
- — C. R. du Conseil d'administration et de l'assemblée générale du 16 juin 1979 63

AVIS DIVERS
- — Ravivage de la Flamme, le jeudi 20 décembre 1979 67
- — Appel des cotisations 67

LOIS ET DÉCRETS 69

Le Mot du Président

En conclusion de nos journées de MONTSOREAU j'évoquais en juin dernier la mission qui nous incombait : non seulement perpétuer l'amitié franco-marocaine toujours vivante, mais donner à celle-ci un nouvel essor.

Dans ce but je proposais :

— de multiplier les contacts avec nos amis marocains,

— d'aider nos « jeunes » à « connaître » le MAROC et ses habitants ;

— de rappeler à nos compatriotes la part éminente prise par les goumiers marocains dans la libération de la FRANCE.

Nombre d'entre vous m'ont exprimé leur soutien dans cette action et je les en remercie bien vivement.

Pour essayer d'atteindre au plus tôt ces objectifs je viens de passer à nouveau trois semaines au MAROC.

Ce séjour confirme en tous points les propos que je vous ai tenus à FONTEVRAULT ; et je ne puis vous cacher la joie que j'ai éprouvée lorsqu'exposant à mes interlocuteurs marocains les buts de la KOUMIA et de « ses jeunes », un ministre, puis un des fils de feu l'illustre caïd AMQOR. actuellement haut fonctionnaire au ministère de l'intérieur, m'ont tous deux, en des circonstances très différentes. spontanément proposé de créer eux-mêmes au MAROC des associations parallèles dans un but identique : le renouveau de l'amitié franco-marocaine.

Dans ce climat. le voyage qu'envisagent d'effectuer nos « jeunes » au MAROC en 1980 ou 1981 me paraît parfaitement réalisable ; et un jour. peut-être moins éloigné que certains le pensent, notre Assemblée Générale pourra-t-elle se tenir quelque part au Maghreb, accueillie par la jumelle marocaine de la Koumia ! Il n'est pas défendu d'espérer, tout en demeurant réaliste et en tenant compte des conseils que m'ont prodigués nos camarades demeurés au MAROC, tant à Rabat qu'à Marrakech et Meknès, avec lesquels nous avons étudié les possibilités d'effectuer sans tarder le recensement de tous ceux qui, par ignorance ou indifférence, n'ont pas encore adhéré à notre association.

Quant à l'information de nos compatriotes sur la participation de nos goumiers aux dernières « campagnes », qui, le soir sous la tente, fait encore l'objet de récits, parfois quelque peu enjolivés, englobant dans une même légende Français et Marocains, il nous faudra la diffuser d'abord par les moyens dont nous disposons actuellement avant de pouvoir la matérialiser par un film tourné sur place. Mais là encore j'ai le ferme espoir d'aboutir prochainement à un résultat positif.

Quelques grains ont été semés dans une ambiance d'amicale compréhension ; avec votre aide je veillerai à ce qu'ils germent sans trop attendre.

Général FEAUGAS.

RÉUNION DU CONSEIL D'ADMINISTRATION DE LA KOUMIA du 23 Octobre 1979

•

Le Conseil d'Administration de la Koumia s'est réuni le mardi 23 octobre 1979, à 17 heures, 20, rue Eugène-Flachat, sous la présidence du général FEAUGAS.

Le président ouvre la séance en remerciant les membres du Conseil présents : MM. G. BOULA de MAREUIL, G. BOYER de LATOUR, Mme BRAULT-CHANOINE, MM. G. de CHAUNAC-LANZAC, G. de GANAY, G. GAUTIER, Y. HUCHARD, A. MARDINI, L. MERCHEZ, H. MULLER, A. PASQUIER, A. PICARDAT, P. REVEILLAUD, C. TROUILLARD, J. WINTER.

Le général GUILLAUME et le général LEBLANC avaient bien voulu adresser des lettres de sympathie et d'excuses.

S'étaient excusés également les généraux de SAINT BON et TURNIER, ainsi que M. A. NOEL, absents de Paris, et le colonel LUCASSEAU qui vient de subir une intervention chirurgicale.

— Transfert du siège de l'association.

Le général FEAUGAS rend compte des tractations qui ont eu lieu, au sujet du transfert du local, et remercie les camarades qui ont bien voulu y participer.

La Koumia va installer son secrétariat dans des locaux mis à sa disposition par Mme BRAULT-CHANOINE, à l'association nationale « Les parents des tués », 14, rue de Clichy, 75009 PARIS.

Le président explique les raisons (exiguïté, accès) pour lesquelles ce transfert a été décidé.

Cependant, nous gardons toujours notre affiliation à Rhin et Danube où nous continuerons à prendre nos repas et à tenir les réunions du Conseil d'administration.

— **Le Conseil d'administration.**

Les colonels Georges GAUTIER et de MAREUIL décident, avec l'accord du président et du Conseil, de permuter leurs fonctions de secrétaire général et de secrétaire général adoint.

Le nombre des membres du Conseil d'administration devant être porté à vingt, pour permettre une plus ample représentation des sections de province, le général WARTEL, de la section de Marseille, et M. Michel LEONET, de la section d'Alsace, ont été cooptés à l'unanimité par les membres présents.

— **La Fondation Koumia-Montsoreau.**

M. HUCHARD rend compte des formalités et des démarches relatives à l'aménagement des statuts de la Fondation.

Après discussion avec le Conseil, il va continuer son activité dans le même sens et le président adressera une lettre au ministre du Budget en vue d'obtenir l'exonération fiscale sur la donation consentie par la Koumia à la Fondation.

— **Donation de Mme BLACHER** (Béatrice APPIA).

A la suite d'une étude approfondie et d'une visite à Mme BLACHER du président (accompagné de membres du Conseil), il a été reconnu que la donation ne pouvait être acceptée, en raison de difficultés administratives ; des expositions temporaires de ces œuvres seront étudiées.

— **Les œuvres sociales.**

Mme BRAULT-CHANOINE fait le point des questions sociales et des bourses. Le colonel MAGNENOT est remercié de son action relative au cas de M. JOLY. La répartition des bourses et secours est communiquée aux membres du Conseil d'administration.

— **ASSEMBLEE GENERALE DE 1980**

Le commandant FILHOL, chargé de cette préparation, a commencé les démarches nécessaires. L'assemblée générale aura lieu à Avignon, les samedi 31 mai et dimanche 1er juin.

— **Recrutement de nouveaux membres de notre association.**

Il est demandé aux présidents de sections de faire un grand effort sur ce point. Le général FEAUGAS s'en occupe pour le Maroc.

— **Ravivage de la Flamme.**

Nous y serons seuls, le jeudi 20 décembre 1979 à 18 h 30 (et nous mettons, par ailleurs, un avis dans le présent bulletin).

Une présence nombreuse de nos adhérents est vivement souhaitée.

— **Bulletin.**

Le Conseil d'administration décide une modification de sa présentation (ordre des chapîtres) pour la rendre plus attractive à « nos jeunes ».

— **Histoire des goums.**

Ce travail est poursuivi par le colonel SAULAY.

— **Le réveil de la section Corse.**

La question est de nouveau évoquée. M. Xavier Colonna, maire de Calvi, accepte, à la demande du président, de remettre cette section sur pied.

— **Annuaire.**

Il va paraître prochainement. Son prix sera de 20 F.

— La date du mardi 19 février 1980 est retenue pour la prochaine réunion du conseil d'administration.

JBEL SARHRO,
TERRE DU SOUVENIR

Un universitaire en poste à Tanger, Jacques GERARDIN — né en 1937, il est de la génération de nos enfants — a entrepris une enquête historique sur les combats menés dans le Sarhro en février-mars 1933 par le Groupe mobile des Confins algéro-marocains du général Giraud.

La personnalité du capitaine de Bournazel l'intéresse tout particulièrement et c'est en s'appuyant sur le livre d'Henri Bordeaux « Henri de Bournazel » et celui du médecin-capitaine Jean Vial « Le Maroc héroïque », qu'il a pu retrouver les lieux de ces combats, ceux de l'attaque du 28 février notamment, au cours desquels Bournazel trouva la mort. Il a pu recueillir aussi le témoignage de quelques « anciens combattants » Aït Atta, qui lui expliquèrent, sur le Bou Gafer, le déroulement de la bataille, vue du côté de Assou ou Baselham.

Il a demandé au général Turnier de l'aider à rassembler les souvenirs des anciens, officiers et sous-officiers, ayant participé à ces combats, dont il a cru revivre toutes les rumeurs dans le silence émouvant qui recouvre actuellement le champ de bataille.

Le colonel Saulay, qui faisait partie, comme sous-lieutenant, de la compagnie de marche mise sur pied par son bataillon, le 1/3e R.T.M., est déjà entré en contact avec lui. Nous demandons à tous ceux de nos camarades qui accepteraient d'apporter leur témoignage à M. Gérardin, de bien vouloir se mettre directement en rapport avec lui, 8 place de France à Tanger.

Et nous formons le vœu que, de tous ces concours, naisse une plaquette consacrée à l'histoire de ces combats, vus de l'un et l'autre côté, qui, écrit J. Gérardin, restent pour les Aït Atta « leur seule page d'histoire, dont ils parlent tous comme si elle venait de se dérouler hier, avec un enthousiasme juvénile ».

Auraient-ils donc oublié ceux que menèrent leurs aïeux, en d'autres temps, contre les mehalla de Moulay Ismaïl et de Moulay Hassan, revenant du Tafilalet et tentant de regagner, avec combien de peine, le Rharb en passant par le col du Tichka ? Auraient-ils oublié aussi leurs incursions incessantes vers les riches palmeraies du Draa, du Ziz, et même du Touat et du Gourara, et leur guerre... de toujours, contre leurs ennemis héréditaires, les Aït Yafelman, qui leur barraient au nord-est les passages vers le pays des Aït Oumalou ?

L'histoire de cette fière et puissante tribu est jalonnée de guerres, de luttes et de combats : celui du Bou Gafer fut le plus acharné — le dernier aussi avant la soumission de ces farouches guerriers imazirhenes, définitive et acceptée, à l'autorité du lointain sultan de Rabat.

La Koumia.

Nota : cf. en rubrique « bibliographie » : Le cavalier rouge, de Germaine de Bournazel.

LA VISITE DU PACHA DE MARRAKECH AUX CAIDS ZAIANS

ou

LA RENCONTRE D'AJDIR 10 Août 1953

Après avoir commandé le 17e tabor marocain pendant deux années difficiles, en 1951-52, dans le delta tonkinois et en Haute Région à la frontière de Chine, je repris ma place au Service des A.I. et je fus nommé chef du bureau du Cercle Zaïan, à Khenifra, dont le chef était le colonel BORIUS, un ancien de Marrakech.

J'étais enchanté. Khenifra, c'était d'abord pour moi, un retour en arrière de vingt ans, qui me ramenait à l'époque où, lieutenant fraîchement promu, j'étais adjoint en 1934 au 23e goum, à Imilchil, royaume du capitaine DENAT. Le lieutenant LAVÈNE commandait à Ou Terbate le 31e goum, et le lieutenant Benoit de la PAILLONNE, à Bou Ouzemou, contrôlait la haute vallée de l'Assif Melloul, au cœur du pays Aït Hadiddou, avec, aux sources ou presque de la rivière, un peloton de moghaznis aux ordres du sergent-chef ITHIER, portier du Tizi n'Tirherouzine.

A cette époque lointaine, — cinquante ans bientôt ! — le Cercle zaïan formait, avec celui de Ksiba et celui d'Azilal, le territoire autonome du Tadla, que commandait le général de LOUSTAL. Le chef de bataillon GUILLAUME était son chef d'état-major et le lieutenant PÉRIGOIS son chef de cabinet.

Maintenant, en 1953, le général de LOUSTAL reposait sur les bords de l'Oum er R'biâa, non loin de la kasbah de Moha ou Hamou, sous un mausolée édifié près de l'immense Place zaïane. Son ancien chef d'état-major, devenu général d'armée, était résident général de France au Maroc.

Le territoire du Tadla n'existait plus, absorbé par la région de Casablanca, sauf le Cercle zaïan qui était incorporé dans la région de Meknès. Le cercle avait perdu ses bureaux d'Imilchil et d'Arhbala, et ne couvrait plus que le territoire des tribus zaïanes, Ichkern et Aït Ishaq. Le bureau du cercle, que j'allais commander, contrôlait la ville de Khenifra et les tribus alentour. Je disposais de deux adjoints, le capitaine ESPEISSE et le lieutenant POYNARD, un ancien du 17e tabor d'Indochine. Le secrétariat était assuré par un ancien sous-officier de goum, l'adjudant-chef Léon PORCHER, qui s'était acquis une certaine célébrité littéraire locale après avoir écrit quelques plaquettes fort bien venues sur les goums, les compagnies sahariennes et la Légion : « Sergent Junot », « Képis de rabiot », « Baroud d'honneur »...

L'annexe d'El Kebbab, — on ne parlait plus de bureaux, qui rappelaient trop les fameux bureaux arabes du temps de la conquête de l'Algérie, — l'annexe d'El Kebbab était aux ordres du capitaine LAPORTE et contrôlait les Ichkern. Plus au sud enfin, le poste des Aït Ishaq, avec le lieutenant de la MÉNARDIÈRE, surveillait la zaouïa du même nom, qui avait été pendant les opérations de pacification un foyer d'hostilité à notre égard... et l'était resté : nous le verrons en octobre 1954.

Lorsque je pris mes fonctions au bureau du cercle, le clan des Imahzene commandait toujours les tribus zaïanes. Mais les fils du « Zaïani » avaient cédé la place, à leur tour, à leurs propres enfants.

Hassan gouvernait la medina d'une main ferme pour la tenir à l'écart de la fièvre nationaliste qui se répandait de ville en ville à partir de Fès. Or la plupart des commerçants installés à Khenifra étaient soit des fassis soit des zaïans ayant leurs intérêts à Fès. Le terrain était donc favorable à la propagande de l'Istiqlal. Le pacha était-il bien lui-même à l'abri de la contagion ? Le souvenir des combats épiques du père à nos côtés avait-il bien effacé celui de la fidélité inébranlable du grand-père à son sultan et de son hostilité farouche à l'égard des Français ? Je ne l'ai jamais su, car Dieu seul peut sonder le cœur et les reins de sa créature...

Les tribus étaient commandées par les caïds Ba Addi, dernier fils vivant de Moha ou Hamou, Ahmaroq, son petit-fils, qui habitait le pittoresque village de Jenane Imès, aux toits faits de planches de cèdre opposées, et le gros Sidi Mohamed Ahmazoun, véritable force de la nature, qui forçait le sanglier et chassait la panthère sur ses terres de Moulay Bouazza, pâturages de prédilection des Bou Hassoussène.

Le plus ouvert de tous, le plus sympathique aussi pour moi, était le caïd Ahmaroq, dont le frère, Hamou Ahmouzen, avait servi dans un régiment de tirailleurs avec un jeune capitaine, vétéran des campagnes d'Italie, de France et d'Indochine, nommé Oufqir, qui devait avoir un destin fabuleux et tragique.

Au début d'août 1953, le colonel BORIUS partit en congé en France, me laissant l'intérim du commandement.

Comme tous mes camarades des A.I., je suivais avec passion l'évolution de la situation politique au Maroc, et l'impulsion que lui donnait le général GUILLAUME, successeur du général JUIN. Peu de temps après le départ du colonel BORIUS, par une matinée qui annonçait une journée chaude et lourde, et qui m'incitait à me trouver des raisons de partir en tournée dans la montagne et la forêt de cèdres, du côté de l'aguelmane Azigza, je fus tiré de l'examen routinier du courrier quotidien par un coup de téléphone insolite : « Mon commandant, on vous parle de Rabat » — « Allo, SAULAY ? Ici DELCROS, comment vas-tu ? » Et sans désemparer, DELCROS me fit part du projet du Glaoui de venir en personne recueillir l'adhésion des chefs zaïans à la campagne ouverte qu'il menait contre le Sultan.

DELCROS, ou mieux « Henri » pour le distinguer de son frère jumeau Gaston, avait commandé le 11e tabor dans la colonne LEPAGE sur la R.C. 4 en octobre 1950. Il avait échappé à la capture par les viets, et était, présentement, chef de la section politique de la D.A.P. Il était toujours aussi disert qu'à l'époque où nous débarquions au Maroc avec MARQUEZ, DORANGE, HUOT, « Gaston » et quelques autres, sous-lieutenants frais émoulus, en octobre 1931. Il me précisa que la Résidence ne voyait aucun inconvénient au déplacement du pacha de Marrakech chez les Zaïans. Mon rôle devait se borner à informer Hassan et Ahmaroq de cette position, puis de les laisser agir à leur guise.

J'étais un peu surpris de cette conversation, car il n'était pas dans les usages de la D.A.P. de violer ainsi, délibérément, les règles sacro-saintes de la voie hiérarchique ! Aussi, pris-je la précaution d'appeler à Meknès mon camarade de promotion GILBAIN chef de cabinet du général MIQUEL, chef de la Région. Tout le monde était au courant ! Il ne me restait plus qu'à prévenir Hassan et Ahmaroq, ce que je fis aussitôt.

Ils vinrent immédiatement me voir et me dire en souriant qu'ils attendaient mon appel, car ils étaient déjà informés des intentions du pacha. Ils savaient que sa visite serait l'étape finale de la longue tournée politique qu'il avait entreprise, de tribu en tribu, sans dissimuler le moins du monde le but qu'il poursuivait et qui était exposé dans la pétition des « 287 » remise en mai au général GUILLAUME, tendant « à obtenir l'abdication ou la déposition du sultan et à confier le pouvoir à une personne plus méritante et plus digne ». Ils savaient aussi que le cherif Moulay Abdelhaï el Kittani, et tous les pachas, caïds et notables acquis au mouvement, accompagnaient le pacha el Hadj Thami. C'était donc une foule considérable qu'ils allaient recevoir.

Cela n'était pas pour leur déplaire, au contraire. Ils auraient ainsi l'occasion de montrer aux représentants de toutes les tribus du Maroc, les fastes de l'hospitalité zaïane, la puissance et l'opulence des Zaïans en général, des Ihmazène en particulier.

L'aspect politique de l'événement ne paraissait pas les préoccuper : le Glaoui était puissant et tout le monde savait que la Résidence le soutenait. Que le sultan de Rabat fut Sidi Mohamed ou quelque autre alaouite, leur importait peu. D'ailleurs, dans son palais lointain, à Rabat, il vivait dans un autre monde que le leur.

...Et surtout, cela se passait avant que le glas de la présence française dans ce qu'on appelait encore « l'Empire », eût sonné à Dien Bien Phu.

Hassan et Ahmaroq acquiescèrent donc sans réticence au projet de rencontre et se concertèrent avec Ba Addi et Mohamed pour l'organiser dans les meilleures conditions. Il fut décidé que les Ichkern et les Aït Ishaq seraient associés à la manifestation aux côtés des Zaïans, et que le Glaoui serait reçu avec les honneurs habituellement réservés au sultan ou au résident général.

L'emplacement choisi fut le plateau d'Ajdir, admirablement situé au cœur de la forêt de cèdres. On pourrait mieux dire : le cirque d'Ajdir, car il s'agit en réalité du fond d'un lac desséché, rigoureusement plat et dénudé, au milieu de collines couvertes d'épaisses forêts de cèdres. C'est dans ce cadre grandiose qu'ils recevraient leurs hôtes, pour bien marquer la considération qu'ils leur portaient.

Le festin serait servi sous la grande tente du pacha Hassan, le père de l'actuel pacha, pendant que des troupes de chikhat égaieraient les convives de leurs chants et de leurs danses. Les cavaliers ensuite se livreraient à des courses échevelées comme jamais encore le Glaoui n'en avait vues. La réception officielle terminée, le Glaoui et le Kittani s'entretiendraient avec les chefs zaïans à Khenifra, dans le palais du pacha Hassan.

Visiblement, les Zaïans avaient bien l'intention d'organiser en l'honneur du pacha de Marrakech une fête grandiose, qui ferait date dans les annales de la fière et grande tribu.

Et, grandiose, elle le fut : Hassan et Ahmaroq firent bien les choses.

J'étais bien décidé à ne pas manquer une aussi belle manifestation folklorique berbère. D'ailleurs, les Zaïans n'auraient pas compris l'absence à leur fête des officiers au képi bleu ciel.

Je me rendis donc la veille du jour « J » à Ajdir pour voir où en étaient les préparatifs. Je n'avais jamais encore assisté à de tels préparatifs. Je n'en crus pas mes yeux. Il semblait que tous les Zaïans se fussent donné rendez-vous dans la cuvette. Les longues tentes brunes étaient plantées en cercle à la périphérie, formant un immense douar de plus d'un kilomètre de diamètre, presque au pied des collines. A l'extrémité de la piste automobile, jalonnée de pierres blanchies à la chaux, se dressait la « grande tente des Zaïans », — celle du pacha Hassan — que je n'avais pas encore vue. Il fallait deux camions pour la transporter avec tous ses accessoires, et l'on pouvait aisément y pénétrer à cheval. Les deux mâts principaux étaient faits de solides troncs de chênes supportant les « flij », d'une dimension en rapport avec la taille de l'énorme

khaïma. L'ensemble était impressionnant et je ne savais ce qu'il fallait admirer le plus : l'art des femmes qui avaient tissé les épaisses bandes en poil de chèvre, imperméables à l'eau et à la neige, dont elle était faite, ou l'intelligence de celui qui l'avait conçue et équilibrée.

Les quatre caïds étaient là, occupés à surveiller les travaux, qui touchaient à leur fin. Il ne restait plus qu'à mettre en place les tapis, les divans, les coussins, les tables basses, qui constitueraient l'ameublement d'un jour de l'immense khaïma.

Ahmaroq m'expliqua dans le détail le programme de la visite du lendemain. Il ne différait guère de ce que j'avais déjà vu, deux mois auparavant, à l'occasion du mariage de l'un des fils de Hassan. Mais cette fois, il y avait la foule des grands jours, venue de tous les cantons du pays zaïan. Et cela donnait une dimension très considérable à la manifestation.

Il me demanda, et Hassan insista après lui, de passer en jeep sur le front des tentes avant l'arrivée du Pacha et du Cherif, pour recevoir l'ovation traditionnelle des femmes et de leurs « you-you » stridents. N'étant pas l'organisateur, mais seulement l'observateur privilégié de la manifestation, j'acquiesçai sans formuler d'objection au programme qui m'était présenté. Et d'ailleurs, ni Hassan, ni Ahmaroq, ne me demandaient mon avis. Aucune conversation politique n'étant prévue à Ajdir, je me trouvai très à l'aise pour assister à la fête : je ne pourrais pas, un jour, être accusé de m'être prêté à de sombres machinations contre le Trône.

De retour à Khenifra, je rendis compte à Rabat et à Meknès de la manière dont se présentait la rencontre. L'affaire paraissait bien engagée et je ne doutais pas du succès, car les Zaïans avaient bien fait les choses.

Le lendemain vers 10 heures, je revins sur les lieux de la fête, accompagné des capitaines Laporte et Riehl. Tout était paré pour recevoir les visiteurs. Entourés de leurs chioukh, Hassan et Ahmaroq caracolaient sur des chevaux superbes, somptueusement harnachés de peaux de panthères, aux abords de la grande tente. Le maghzen du Cercle, en grande tenue de parade, les décorations mettant une note vive sur le bleu des burnous, se préparait à rendre les honneurs, à l'arrivée de la voiture du Pacha. L'air retentissait déjà du chant des chikhat. Des groupes de femmes, en leurs atours de fête, amorçaient déjà au centre du douar une première ahidous. Les méchouis, par dizaines, achevaient de dorer sur la braise, attentivement surveillés par les « maalemine ech'chouaï », assis sur leurs talons devant les brasiers, aspergeant d'une branche feuillue trempée dans le beurre fondu les moutons embrochés.

Il faisait un temps splendide. La fête qui se préparait n'avait pas d'âge : rien n'indiquait que nous étions arrivés à la moitié du 20e sècle de l'ère des chrétiens. On pouvait aisément imaginer que nous vivions à une quelconque époque des « Siècles obscurs du Maghreb », chers au professeur Gauthier. On y aurait vu des hommes et des femmes de même apparence, vêtus des mêmes vêtements, chantant les mêmes chansons dansées, dans la même langue « tamazirht », sur les mêmes thèmes de la guerre et de l'amour.

Le moment était venu pour moi de passer sur le front des tentes des tribus. Je partis donc, avec Laporte et Riehl, escorté par le maghzen au petit galop de chasse. Il nous fallut dix bonnes minutes pour faire le tour de la cuvette. Le ban et l'arrière-ban des tribus avaient répondu à l'appel des Imaazene. La foule formait une haie continue, sur deux ou trois rangs, devant l'alignement des khaïmas. Les femmes lançaient leurs « you-you » de bienvenue, les hommes tiraient des coups de fusil à notre passage... L'accueil était vraiment impressionnant et donnait l'illusion d'un grand enthousiasme.

Comment évaluer pareille foule ? Ils étaient cinq mille, dix mille, plus encore peut-être, rassemblés pour recevoir le pacha de Marrakech et le cherif Kittani. Mais... le savaient-ils ? On dira plus tard qu'ils croyaient être venus pour accueillir le résident général, le Mouhkim el Aam, qui se trouvait être le général Guillaume, bien connu en tribu quand il n'était encore que capitaine.

Son souvenir n'était pas encore effacé dans la mémoire des anciens qui avaient baroudé contre lui, ou à ses côtés quelques années plus tard, avec Bouazza, le légendaire fils aîné de Moha ou Hamou, le « lieutenant Bouazza ».

Enfin, vers midi, apparut la longue voiture découverte du Pacha, suivie de la cohorte impressionnante des voitures de la suite. Une salve de mousqueterie annonça leur arrivée et une immense clameur le salua lorsque sa voiture déboucha à l'intérieur du douar. Assis côte à côte, le Glaoui et le Kittani demeuraient impassibles, indifférents, semblait-il, à l'ovation qui les accueillait.

Suivie d'une seule voiture de sécurité, à bord de laquelle se tenait el Hadj Ider, homme de confiance et garde du corps du Pacha, la voiture des deux visiteurs pénétra lentement dans le cercle des tentes. Un groupe de cavaliers de tribu, armés de leurs longs moukalas, l'encadra et l'accompagna tout le long de l'itinéraire que je venais de parcourir moi-même quelques instants auparavant. Les mêmes « you-you », les mêmes coups de fusil, suivirent le Glaoui et le Kittani, toujours murés dans leur impassibilité.

Pendant ce temps, les pachas et caïds de la suite s'étaient groupés auprès de la grande tente. Je ne croyais pas qu'ils fussent si nombreux : ce jour-là, le commandement de la plus grande partie des tribus de l'Empire était confié aux khalifas !

L'ovation de la foule se rapprochait maintenant de nous. Hassan et Ahmaroq, suivis des autres caïds du Cercle, se détachèrent alors du groupe des notables et s'avancèrent vers le Pacha et le Cherif pour l'offrande traditionnelle du lait et des dattes. Je vis les chefs zaïans s'incliner devant le Glaoui et lui baiser l'épaule, imités par tous les notables des tribus dans ce geste de déférence. Puis tout le monde pénétra sous la tente et je m'avançai à la rencontre du Pacha, suivi des officiers du Cercle, pour saluer l'hôte des Zaïans. Il marqua une légère surprise de nous trouver aux côtés des caïds, puis, d'une légère inclinaison de tête, il nous invita, la main grande ouverte, à prendre place à sa table. Le repas allait être servi.

Retenu par ses responsabilités de maître de maison, Hassan se tenait debout derrière le Glaoui, veillant à ce qu'il ne manquât de rien, ajoutant un coussin, assurant la table..., tandis que son cousin Ahmaroq présidait le repas. La conversation s'engagea, banale, sur les sujets habituels, l'état des troupeaux, les cultures..., bref on parla de la pluie et du beau temps. Les choses sérieuses seraient pour plus tard !

Le Pacha parlait peu et je pouvais l'observer tout à mon aise. Vêtu de la jellaba rayée brune chère aux Berbères, il touchait à peine aux plats qu'on lui présentait, sous la surveillance discrète d'el Hadj Idder, qui ne le quittait pas des yeux. Son visage émacié, glabre, aux pommettes saillantes, était impressionnant. Sous les paupières lourdes, le regard filtrait, indifférent semblait-il, à tout ce qui l'entourait. Le nez en bec d'aigle lui donnait un air d'oiseau de proie.

Quel âge pouvait donc avoir ce veillard au corps presque décharné ? Il ne s'en souciait pas... Allah n'est-il pas le seul maître du temps ? On admet qu'il avait presque 80 ans lorsqu'il mourut, en 1956. Il devait donc avoir plus de 75 ans lorsqu'il se lança dans son aventureuse entreprise. Je ne pouvais qu'admirer la longue silhouette, nerveuse et souple, de cet homme au corps de loup maigre, au passé si lourd et si chargé d'honneurs, qui suscitait le dévouement des uns, la haine des autres, et qui se mêlait, dans son âge avancé, de vouloir déposer son sultan...

Il mangeait peu et Ahmaroq, par politesse, l'imitait. J'aurais moi-même fort peu goûté à l'appétissant méchoui, particulièrement réussi, qu'on venait de déposer sur notre table, ni aux nombreux tajines et couscous qui suivirent, si je n'avais été encouragé dans la voie contraire par la vue du cherif Kittani.

Autant le Glaoui était mince, autant Si Abdelhaï était gras et adipeux. Le visage entouré d'un collier de barbe poivre et sel, le regard masqué par d'épaisses

lunettes de verre fumé, il était littéralement vautré sur son divan. J'avais grand'peine à croire que j'avais devant moi l'un des ou'ema les plus cultivés de l'Islam, l'un des docteurs les plus avertis de la théologie musulmane qui possédait, disait-on, la bibliothèque de culture arabe la plus riche de tout le Moghreb.

Pour l'heure, ce pieux personnage, cet âlem réputé, ne se souciait que des seules nourritures terrestres. Et il s'y consacrait totalement... mais à sa manière, qui n'était pas celle du commun des mortels. Il ne faisait même pas l'effort de tendre sa main vers le plat qui se trouvait devant lui. Il se laissait gaver — c'est le mot qui convient — par un esclave de confiance qui choisissait pour son maître les morceaux qu'il aimait et les portait à sa bouche, essuyant ensuite les lèvres augustes et la barbe vénérée d'une fouta qui avait été blanche...

Je n'avais jamais assisté à pareil spectacle et j'eus très largement le temps de l'apprécier, car le cherif était pourvu d'un appétit exceptionnel, que les circonstances politiques du moment et l'enjeu de la partie n'altéraient en aucune façon.

Je ne connaissais pas, à cette époque, le portrait que le général Spillmann ferait, plus tard, de ce saint homme, dans ses souvenirs de « Colonialiste ». Je crois utile de le rapporter ici, pour bien montrer que je n'exagère pas dans mon propre portrait du cherif :

> « ...Ce pittoresque cherif idrisside, grand, gros, au poil roux, aux yeux « clairs souvent fardés, au teint coloré, toujours suant et soufflant, auto- « ritaire, imbu de lui-même, vaniteux, sarcastique et fort méchante langue, « haïssant l'un de ses fils, méprisé de beaucoup, détesté de tous, était « un puits de science islamique, qui en imposait par l'étendue de ses « connaissances même aux grands lettrés du Proche-Orient. Il dirigeait la « petite confrérie religieuse des Kettaniynes (15.000 adeptes et non 200.000 « comme il le prétendait), fondée à la fin du siècle dernier par son frère, « Si Mohamed el Kebir, qui fut supplicié à Fès par le sultan Moulay « Hafid. Aussi vouait-il une haine tenace aux souverains alaouites, quels « qu'ils fussent. Fin lettré, grand amateur de livres, de documents anciens, « d'archives publiques ou privées, ayant tout lu et beaucoup retenu grâce « à une mémoire prodigieuse, il avait aménagé une belle bibliothèque, « riche en ouvrages du passé et en manuscrits, dans une longue et vaste « salle de sa maison de Fès... »

Il fallait vraiment que le but poursuivi fût bien grand pour que le Glaoui, cet homme d'épée qui tenait en piètre estime les fqihs et plus généralement les « gens d'église », eût accepté de lier son sort à celui de ce gros homme au caracère si différent du sien. Mais, comme son ami Winston Churchill, il se serait allié au diable si le diable seul avait pu lui donner la victoire.

La diffa se prolongea quelque temps, car, derrière nous, laissant les soucis à leurs chefs, pachas et caïds faisaient honneur à l'hospitalité zaïane. Enfin, on nous présenta l'aiguière et l'encensoir où brûlait le jaoui. Le Glaoui se mouilla à peine le bout des doigts et attira distraitement quelques volutes de la fumée odorante. Il en alla tout autrement avec le Kittani, qui se livra à de véritables ablutions, se rinçant la bouche à grands renforts de borborygmes, s'aspergeant la barbe et le cou d'eau de rose et de jasmin, glissant le bol à encens sous sa jellaba pour bien imprégner ses vêtements du parfum purificateur.

Quand il eut terminé, le pacha, qui ne lui avait pas adressé la parole pendant tout le repas, était déjà installé sous l'auvent de la tente et se préparait à assister aux fameuses charges de la cavalerie zaïane, tandis que les serviteurs nous présentaient le thé à la menthe dans ces petits verres de cristal multicolore, si joliment appelés « kissan et'toss », les verres du paon.

La première vague de cavaliers venait de prendre le départ et galopait vers nous après une longue incantation, les longs moukalas tenus à bout de

bras. Tout de suite, les Zaïans montrèrent leur science équestre et leur virtuosité dans leur absolue perfection. Imposant sa voix, le chef du groupe hurlait sa mélopée rituelle, sur un ton grave au départ, puis sur un rythme de plus en plus précité et un ton de plus en plus aigu. Les cavaliers reprenaient en chœur, et quand ils formaient un peloton bien groupé dans la main de son chef, ils se lançaient au grand galop de charge, se dressaient sur leurs étriers et déchargeaient leurs moukalas en une salve unique, avant de cabrer leurs chevaux d'un geste brutal, le plus près possible de l'hôte d'honneur.

Les charges succédaient aux charges, dans des nuages de poussière dorée, dans le fracas et la fumée des détonations, avec les you-you des femmes comme fond sonore. Parfois un maladroit lâchait son coup de fusil après ses compagnons, provoquant les rires et les quolibets de la foule. Sous la tente, dans la pénombre qu'accentuait la lumière éblouissante de l'extérieur, les orchestres et les chikhat entretenaient de leurs chants l'ambiance de la fête.

,Perdu dans ses pensées, le pacha suivait distraitement le spectacle, que commentait pour lui le caïd Ahmaroq. Visiblement, son esprit était ailleurs. Peut-être son âme tourmentée s'agitait-elle encore au souvenir de l'atteinte irréparable portée à sa « horma », lorsque, trois ans auparavant, à l'occasion de la fête du Mouloud, il avait été chassé du palais impérial avec interdiction d'y jamais reparaître, pour avoir osé demander au sultan l'interdiction du parti de l'Istiqlal. Peut-être songeait-il à l'époque déjà lointaine où, avec son frère Madani, le fqih, ils avaient « fait » le sultan Moulay Hafid ? Pourrait-il encore, alors qu'il se savait menacé par la maladie et que son corps affaibli par l'âge lui apprenait, à lui l'indomptable guerrier, ce qu'était la fatigue, pourrait-il encore « faire » un nouveau sultan plus malléable et acquis comme lui à cette idée qu'il avait conservée du Maroc ami et allié de la France du temps du maréchal Lyautey ?

Oui certes, le pacha de Marrakech pensait à l'exécution de son « grand dessein » pendant que la fête berbère déroulait, sous ses yeux qui ne les voyaient pas, ses fastes millénaires.

Le cherif, lui, s'abritait derrière ses verres fumés pour se laisser aller à une douce somnolence, le plus discrètement possible, tandis qu'un esclave l'éventait et chassait les mouches importunes.

Pour moi, le spectacle était à la fois à l'intérieur et à l'extérieur de la tente. Des troupes de danseuses aux robes chatoyantes avaient pris la place des cavaliers qui vinrent s'aligner derrière elles, car les Zaïans — Maurice Leglay l'a excellement décrit — suivent toujours « les sentiers de la guerre et de l'amour ». Se produisirent d'abord les filles de tribu, qui chantèrent les airs traditionnels des ahidous zaïanes, s'accompagnant elles-mêmes sur leurs tambourins. Vinrent ensuite les professionnelles, qui suivaient le cortège depuis le début du voyage. Avec elles, nous assistâmes à un spectacle moins primitif, plus élaboré, dansé par des filles élancées, vêtues avec recherche — et quelques-unes étaient splendides.

Blasé, absent, le Glaoui regardait sans voir, les yeux mi-clos, tandis que le Kittani restait plongé dans sa digestion somnolente. A l'intérieur de la grande tente par contre, le groupe imposant des caïds suiva avec intérêt le spectacle des danses et des danseuses, tandis que Hassan, Ba Addi et même le gros Mohamed, en parfaits maîtres de maison, circulaient de groupe en groupe, laissant à Ahmaroq le soin d'être à la disposition du pacha et du cherif.

Le temps s'était écoulé et je me levai pour prendre congé. J'avais, en effet, promis à Delcros à Rabat, à Gilbain à Meknès, de les appeler dès mon retour à Khenifra, pour leur faire un premier compte rendu oral des événements de la journée.

En arrivant à mon bureau, je trouvai un message de Gilbain : le général Miquel me demandait de l'appeler personnellement. Il désirait savoir si les Zaïans avaient su vaincre leurs préventions d'imazirhene contre les ichelhaïne

pour recevoir dignement le Glaoui, qu'au fond de leur cœur ils n'aimaient guère, la couleur de sa peau laissant planer des doutes sur la pureté de son sang.

Je rapportai fidèlement au général ce que j'avais vu, précisant que, comme ils me l'avaient dit, Hassan et Ahmaroq avaient reçu le pacha avec les « grands honneurs », ceux qu'ils réservent au sultan et au résident général. Le général Miquel se montra très satisfait de mon rapport : au soir de cette journée que l'on voulait historique, le bloc contestataire se présentait comme un parti uni et sans faille, alliant, face aux trublions de l'Istiqlal et au Palais qui les soutenait, les chefs traditionnels du pays appuyés sur les chefs des confréries religieuses. « Tout cela est d'un excellent augure, me dit le général en me quittant ; le succès désormais paraît assuré ».

J'appelai ensuite Rabat, où Delcros m'attendait. Toujours volubile, Henri me laissait à peine parler. Il voulait absolument savoir le nombre des gens qui avaient fait le déplacement d'Ajdir. J'étais bien incapable de lui fournir un chiffre valable, mais il insistait : « Voyons, mon vieux Jean, combien étaient-ils ? Dix mille ? Quinze mille ? Vingt mille ? » Je transigeai pour quinze mille, chiffre qui ne correspondait à rien, puisque la foule n'était pas rassemblée, mais répartie devant ses tentes tout autour de la cuvette.

Après ces comptes rendus, je crus ma mission terminée et je me dirigeai vers ma villa pour y prendre, avec Laporte et les officiers du bureau du Cercle, le whisky de la détente avec la conscience du devoir accompli. Mais j'eus la surprise de la voir envahie par la foule des caïds, qui paraissaient s'y trouver très à leur aise... Aussitôt qu'il me vit, l'un d'eux se détacha du groupe et s'avança vers moi : c'était mon vieil ami de Tafrannt-de-l'Ouerrha, le caïd Si Mohamed bel Larbi el Fichtali. Il m'avait immédiatement reconnu sous la tente à Ajdir, mais n'avait pas voulu se manifester alors que j'étais aux côtés du Pacha. Il avait préféré faire à ses amis les honneurs de ma maison. Les amis de nos amis ne sont-ils pas nos amis ?

Ma cave ne pouvant suffire à la demande de tous ces « diaf Allah », je fis razzier par quelques moghaznis tout ce qu'ils purent trouver de limonade et de boissons gazeuses chez les soukiers de la medina, et je réussis, non sans peine, à faire face à l'événement ! Les caïds étaient particulièrement satisfaits de l'accueil des Zaïans et considéraient que leur adhésion était le couronnement des efforts du Glaoui. La destitution du sultan ne faisait plus de doute à leurs yeux et ils avaient déjà la joie bruyante et communicative des vainqueurs. Tous parlaient de l'avenir du Maroc avec passion, rêvant tout haut d'une association franco-marocaine indissoluble. Certains considéraient la monarchie comme une forme de gouvernement dépassée et souhaitaient l'avénement d'une république à la turque, où le spirituel serait séparé du temporel... Les esprits s'échauffaient en pensant à l'avenir radieux qu'ils croyaient sincèrement préparer pour leur pays.

Ils m'apprirent que, après les conversations qui se déroulaient actuellement chez le pacha Hassan, les chefs zaïans se joindraient à eux pour se rendre à Moulay Idriss. Là, dans le « horm » de la mosquée, ils égorgeaient deux taurillons sur le tombeau du fondateur de la première dynastie musulmane du Maroc, particulièrement cher à tous les Berbères du Dir, et feraient le serment solennel de ne pas se séparer avant d'avoir obtenu le départ du sultan Sidi Mohamed ben Youssef.

Cette « debiha » et ce serment marqueraient la fin de la campagne du Pacha entré en rebellion contre son souverain. Ils lieraient d'une manière indissoluble, espérait le Glaoui, tous les affidés, car aucun musulman ne peut envisager de se parjurer, surtout après avoir engagé sa parole dans un sanctuaire aussi vénéré que celui de Moulay Idriss.

(Mais en politique, il n'est pas de serment dont on ne puisse se dégager. On le verra avant qu'une année se soit écoulée. Et l'histoire récente de notre pays nous interdit de juger ceux qui se seront rétractés).

Lorsque le Glaoui, le Kittani, et leur suite augmentée de la délégation zaïane, eurent quitté Khenifra, j'en rendis compte au général Miquel. Je le sentais, au bout du fil, impatient de connaître dans tous ses détails le déroulement de cette journée historique. Il me demanda de le rappeler dès que Hassan et Ahmaroq seraient de retour. Il viendrait lui-même alors, en avion, pour les rencontrer et recueillir de leur bouche leurs impressions sur ce qui venait de se passer, et sur ce qui, logiquement, devait en découler.

Mais les chefs zaïans étaient pris, maintenant, par leur serment. Ils ne rentrèrent donc pas à Khenifra. Le général vint cependant et se posa sur le petit terrain qu'affectionnait le général Duval, quand il venait inspecter, à l'improviste, la compagnie de Légion qui occupait le poste militaire. Je l'y attendais, et c'est avec moi qu'il examina la situation créée par ce que nous appelions « la rencontre d'Ajdir ».

Cent jours à peine séparent celle de Laffrey de Waterloo. Trois années après Ajdir, le pacha Si el Hadj Thami el Mezzouari el Glaoui sera mort, et le sultan rétabli sur son trône, régnant sous le nom de Sa Majesté Mohamed V sur le royaume du Maroc indépendant.

Mon témoignage s'arrête ici.

Ces événements se passaient le 10 août 1953. Le 20, jour de l'Aïd el Kebir, sur la ferme invitation du général Guillaume, le sultan et ses deux fils, Moulay Hassan et Moulay Abdallah, prenaient le chemin de l'exil.

Ces pages sont extraites de mes souvenirs : « SOUVENIRS III », « LA FIN DU PROTECTORAT FRANÇAIS AU MAROC », rédigés en 1977-1978.

Meylan, avril 1979.

Jean Saulay.

TRANSFERT DU SECRÉTARIAT

Le Secrétariat de la Koumia est transféré dans les locaux de l'association " LES PARENTS DES TUÉS " - 14, rue de Clichy - 75009 PARIS (Escalier à droite, sous la voûte, 1er étage - Tél. 874.52.93

A propos de l'Iran...

Le colonel Saulay nous communique cet extrait d'une lettre qu'il a reçue au début de l'année d'un observateur qualifié résidant en Arabie, qui permet d'apprécier quelques-uns des éléments de la formidable épreuve de force en cours actuellement en Iran :

« Il serait faux de dire que les affaires d'Iran n'ont surpris personne. Vue d'ici, la chose paraît toutefois moins imprévue que de France. On ne peut faire passer sans conséquences sociales un pays de nature essentiellement agricole à un stade industriel, sans entraîner un exode rural, une prolétarisation du petit paysannat avec les conséquences d'instabilité sociale qu'un tel mouvement entraîne.

Le Chah était certainement très mal informé de la réalité de la situation : la flagornerie des courtisans qui l'entouraient, leur jugement systématiquement optimiste sur les projets les plus irréalistes qui étaient lancés, l'empêchaient de l'apprécier sainement.

La situation des minorités — et, comme chacun sait, l'Iran n'est qu'une mosaïque de minorités — n'était guère enviable non plus.

Mais peut-on faire quelque chose au moment où l'ensemble des cadres traditionnels sont en train de craquer ?

Ce qui est plus intéressant, c'est de voir la résistance qu'offre une certaine conception de l'Islam lorsque ces mêmes strucures sont en voie de disparition et que les gens cherchent désespérément à quoi se raccrocher : les mollahs sont probablement dépassés par leurs pouvoirs actuels et ils ne se rendent peut-être pas compte de leur aspect plus symbolique que réel. Je doute qu'ils puissent disposer d'un pouvoir politique, même si on les pousse sur le devant de la scène, leur popularité ne venant vraisemblablement que du fait suivant : ils représentent la tradition, le passé solide, les valeurs bafouées, tout ce qui permet en un sens de se « situer » dans un monde aux mutations trop rapides. Comme toujours, ce type d'évolution s'accompagne d'une fuite des « élites » bourgeoises qui imitent le mode de vie occidental et rejettent leur propre passé (la situation est la même pour une partie de la bourgeoisie algérienne) et par un réveil des appétits des grandes puissances. Les pays du Golfe suivent les événements avec angoisse et souhaitent tout, y compris la plus farouche dictature militaire, un retour du Chah ou n'importe quoi d'autre, pourvu que l'Iran ne bascule pas dans le camp communiste.

Quant à l'Arabie Saoudite, tout en partageant ces sentiments, elle craint peut-être plus encore le rôle de guide de l'Islam qu'arrache un chiite au roi d'Arabie, gardien des Lieux Saints, et je ne sais trop si elle craint davantage le danger communiste que la rivalité religieuse. Quoi qu'il en soit, la pauvreté soudaine de l'Iran, ses fragilités enfin révélées, lui interdisent pour longtemps de jouer au gendarme dans la région et la poussée de l'Iraq, allié à la Syrie, amènera une redistribution des cartes, à n'en pas douter ».

PENSEZ A VOS COTISATIONS !

(voir l'appel du trésorier en fin de bulletin)

MERCI

Pélérinages au Maroc (suite)

Nous quittons la zaouia de Timguilcht, son chérif, la foule bruyante et gaie venus nous saluer et nous nous dirigeons sur Tafraout. A l'entrée de la palmeraie un jeune Marocain d'une vingtaine d'années, chaussé de jolies belra jaunes, vêtu d'une très fine djellaba de laine blanche et sur le chef un tarbouch typiquement berbère tricoté de losanges blancs et noirs, nous fait signe de nous arrêter.

« Salem ou alikoum. Pouvez-vous me ramener à Tafraout ? ».

Nous acceptons, mais en route, notre pauvre passager très incommodé par les chaos et les virages, n'ayant jamais fait un tel itinéraire en voiture, me fait stopper. Livide, affalé sur un rocher, il se soulage bien involontairement.

Je lui passe de l'eau sur la figure et un peu dans le cou et le voilà tout regaillardi. Au cours du trajet, répondant à mes questions, il me dit être le fils d'un riche commerçant de la vallée des Ameln et étudiant en théologie à la zaouia depuis quatre ans.

Nous voilà arrivés à l'hôtel des Amandiers, nous rechargeons nos valises, faisons le plein d'essence (hélas il n'y a plus de bons de réduction, bien qu'une publicité importante apparaisse sur divers immeubles des grandes villes et des banques... enfin !) et filons sur Irherm. Itinéraire pénible, pistes défoncées, si bien que nous sommes obligés de nous dérouter, car le reste du parcours jusqu'à Taliouine est impraticable aux voitures de tourisme.

Quel dommage ! Je voudrais être quelqu'un au Maroc, pour organiser totalement les circuits merveilleux, que peu de touristes connaissent, qui doteraient le Maroc d'une prospection plus importante.

Le poste d'Irherm est toujours là, chers camarades qui l'avez connu, propre, bien entretenu. Vraiment nos Berbères ont le culte des bureaux des A.I. et postes de goums. Ils sont toujours fidèles à leurs anciens sous-officiers et officiers. Partout on les distingue à leurs cheichs et, à coup sûr, quand on s'arrête, on peut d'emblée leur dire : « A quel goum as-tu appartenu ? ». Aussitôt les faces s'épanouissent, un garde-à-vous impeccable vous accueille assorti d'un salut de vieux briscard.

J'ai dû abréger ces contacts car, les questions fusant de tous côtés, nous serions encore sur les lieux, mais il ressort généralement que nos anciens administrés se souviennent jour par jour de leur carrière, de leur encadrement, de tous les fronts où ils ont opéré.

Aucun d'ailleurs n'a de mauvais souvenirs ; seul notre départ les consterne. Mieux, s'ils étaient plus jeunes, à l'occasion, ils seraient à nouveau disponibles pour toute intervention qui leur serait proposée.

Je ne déplore qu'une chose : trop de métropolitains méconnaissent l'œuvre de la France au Maroc et l'épopée merveilleuse des A.I. et des Goums. Nous tous avons le devoir d'en parler partout et d'écrire ce que nous avons vécu, de souligner que l'œuvre de la France se perpétue grâce à nos vieux amis goumiers.

Eux, ils en parlent et son fiers de l'histoire qu'ils ont écrite avec nous. Tous portent leurs cheichs, d'autres ont conservé leurs vieilles djellabas, dont quelques-unes arborent encore de nombreuses décorations... et quelles décorations !

J'ai trouvé, ici un gardien de parking du 95e goum, là un garde de square du 2e goum, un porteur de bagages du 86e goum, un liftier du 23e goum et j'en passe.

Nous retrouvons une très bonne route en direction de Taliouine mais aucune borne indicatrice, pas un panneau de signalisation. Heureusement le pays n'est pas toujours désert et les autochtones sont heureux et fiers de nous aiguiller. Nous traversons pendant des kilomètres des forêts d'arganiers qui attirent une multitude de petites chèvres très friandes de jeunes pousses et même d'olives d'arganiers.

Je dis olive, car dans le pays la cuisine se fait soit au beurre quelquefois rance, soit surtout à l'huile d'argane. Elle est d'ailleurs très bonne, bien que n'ayant pas tout à fait le goût du fruit de l'olivier.

Nous voilà arrivés à Talaouine. Ce n'est plus le petit douar que j'ai connu en 1934, mais un très gros village en très bon état. J'y retrouve, après m'être servi d'un guide, l'ancien bureau des A.I. très bien entretenu, agrandi. J'y retrouve aussi l'ancienne demeure du khodja El Kabbaj, celle du commis des A.I., celle du capitaine, du lieutenant et, bien sûr, la mienne. Ceci avec un pincement au cœur car il y a 45 ans. Je n'ai pas oublié le capitaine Marthelot mort tragiquement dans un ridicule accident de voiture, le capitaine Combes mort au champ d'honneur, le lieutenant Lépine dont je lis quelquefois le nom, mais que je n'ai pas eu le plaisir de rencontrer depuis cette époque. Par contre le palais (kasba) du khalifat des Sektana, abandonné, tombe en ruines. Quel dommage ! Si mes souvenirs sont fidèles, c'est là qu'ont habité en 1934-1935 les artistes, le personnel qui ont permis de tourner une partie du joli film d'ITO FILLE BERBERE, un goum et mon makhzen participant au tournage dans l'oued.

Plus loin, sur la route de Ouarzazate, est construit un très luxueux hôtel 4 étoiles, tout en pisé ocre rose, style kasbah du Tafilalet. Seul un couple d'Allemands y est hébergé. Nous filons sur Ouarzazate, traversons Tazenakhte, très gros village, de jolis jardins et, après divers arrêts pour voir les marchands de pierres précieuses de toutes sortes et discuter avec eux (ou plutôt, selon la coutume, marchander avec patience), nous entrevoyons la palmeraie de Ouarzazate. Je ne reconnais guère ce village qui a triplé en surface, en hauteur et en importance commerciale, cependant je revois l'ex-annexe, les bureaux du territoire et essaie de repérer les hôtels où des chambres sont encore libres. Nous en trouvons une au Grand Hôtel du Sud Diafa après plus d'une heure de palabres. Fastueux, élégant, propre, plein à craquer, mais nous sommes les seuls Français.

Nous y passons une nuit. Chambre, petit-déjeuner copieux, un repas chacun, à l'européenne, le tout pour 157 dirhams, environ 178 francs. Un petit détail : à 22 heures, plus d'électricité, éclairage à la bougie et peu d'eau chaude pour un bain. Les touristes en ont souffert. Mon épouse s'était étonnée en entrant dans la chambre de voir des bougeoirs d'argile cuite à chaque lit avec une bougie que la chaleur avait totalement tordue. Nous avons avec patience remédié à l'inconvénient en remodelant chacun notre bougie.

Adieu Ouarzazate et ses beaux palmiers. Nous voulons être de bonne heure à Zagora. Petit arrêt à Agdz. Ce lieu me rappelle aussi de beaux souvenirs, mais j'ai trouvé quelque chose de nouveau : ce sont de grandes portes qui ouvrent le chemin dans presque tous les douars ou gros villages pour accéder au centre. Très décorées, bien peintes, majestueuses, elles règnent en maîtresses de tous ces lieux. Les souks en possèdent aussi. A l'époque de ma jeunesse je n'avais vu pareilles portes qu'à Erfoud et Rissani. La mode s'en est répandue un peu partout.

Après un voyage merveilleux d'Agdz à Zagora dans une palmeraie de dizaines de kilomètres, terres bien cultivées, arbres fruitiers de toutes sortes, nous mangeons des abricots, des grenades que de petits Berbères nous offrent sur la route et nous entrons dans la majestueuse ville de Zagora. Elle aussi, toute différente de celle que j'ai connue. Mon épouse qui ne connaissait que les villes impériales est totalement conquise par le sud et regrette vivement de ne pas l'avoir connu plus tôt. C'est un jour de souk ! Quelle population ! C'est extraordinaire. Là aussi un ancien goumier garde ma voiture. L'hôtel Zagora Diafa nous accueille. Pas de chambre avant une ou deux heures, les deux cars Mercédès de Stuttgart n'étant pas sûrs de repartir. Ici aussi peu de Français, à peine une dizaine voyageant en cars. Nous sommes les seuls à être venus en voiture particulière. Nous faisons figure de héros. Deux couples de Lyonnais nous disent d'un ton inquiet : « Mais n'avez-vous pas eu peur tous les deux seuls de vous faire couper le cou ? — Et voilà où en sont nos compatriotes métropolitains !

Hôtel splendide, très riche et très compétitif ; encore une nuit, petit-déjeuner, deux repas pour 157 dirhams. Nous avons bu une demi bouteille de cabernet marocain, très cher, 15 dirham 50, mais savoureux. Toutes les pistes étant impraticables aux voitures de tourisme, nous ne pouvons rejoindre Ksar-es-Souk, Erfoud et Rissani, qu'en passant par Skoura, El Kellaa des Mgouna, Bou Malne Tinerhir. Bonnes routes entretenues, mais hélas très pauvres en panneaux de signalisation. Partout accueil charmant et empressé surtout lorsque nos logeurs nous entendent parler arabe ou berbère. Partout nous rencontrons d'anciens administrés, partout on nous parle en français, même et surtout les petits enfants. Leurs recherches de crayons, cahiers d'écoliers, gommes sont devenues une institution nationale et elles produisent de véritables recettes honnêtement gagnées.

A Erfoud, nous sommes reçus dans la famille du chef d'orchestre de l'hôtel Sidi-Mahia-Diafa, avec lequel nous avons échangé quelques propos d'abord en français, puis en arabe. Là nous attendent en pleine ville d'Erfoud des femmes âgées et jeunes dans tous leurs atours de fête (le téléphone arabe a bougrement bien marché). Nous entrons dans un très joli salon où déjà le thé nous attend, les cornes de gazelles, les makrounes, les gheibas remplissent les assiettes... un festin.

Notre musicien nous présente sa carte de citoyen de la Marche verte et sa médaille de Chevalier. Nous ne voulons pas abuser, l'hôtel nous attend. Quel hôtel ! Un véritable palais. La facture va être lourde... et bien non, comme à peu près partout, nous nous en tirons à 156 dirhams, environ, 175 francs français, mais il y a toujours un mais dans ce pays : peu ou presque pas d'eau chaude ou froide dans la salle de bains. Je prends le téléphone pour en avertir la réception... Bernique : il y a bien l'appareil téléphonique, mais il n'est pas encore branché. Je descends donc et m'adresse au responsable de l'hôtel. Celui-ci très condescendant me dit : « d'accord nous allons remédier à cela ». Un quart d'heure après une servante s'amène avec un seau d'eau chaude de 5 litres... voyez d'ici le bon bain que ma femme et moi avons pris.

Nous rejoignons Rissani méconnaissable. Très grande cité. Des souks immenses, une palmeraie merveilleuse et pour comble de bonheur je retrouve l'immense porte des A.I. du capitaine de Bournazel et plusieurs anciens goumiers du 22e goum. Nous nous retrouvons encore en pays de connaissance et rappelons nos souvenirs communs.

Impossible d'être relogés. Nous filons après le plein d'essence en direction de la source bleue de Meski. Nombreux touristes allemands et hollandais avec camping-cars et caravanes. Entrée payante, 1 dirham 50, mais aucune possibilité de logement. Les pistes ou routes étant très mauvaises dans la région, nous sommes contraints de rejoindre Ouarzazate et, de là, Marrakech, où nous passerons deux jours à l'hôtel du Tafilalet 4 étoiles (copie intégrale du poste des A.I. et goum de Rissani) tenu par sa propriétaire, une Française et son fils. Quel Eden !

Nous revoilà sur les routes avec arrêt à Beni-Mellal. L'hôtel Chemch (soleil) nous accueille. Le gardien du parking est un ancien mogaddem du 22e goum. Kasba-Tadla, Khénifra, Azrou, nous voient défiler. Arrêt à Ifrane. Ville européenne aux toits de tuiles rouges. Quel contraste avec tout ce que nous avons vu ailleurs ! On pèle de froid. Pas un seul touriste, hormis nous. C'est terriblement triste. Nous repartons à l'aube, après être allé voir le vieux lion de l'Atlas un peu décati et le palais du roi Hassan II. Nous voilà arrivés à Séfrou. J'ai une dette à payer dans cette région où un de mes anciens mogaddem du 2e goum, Ahmed ben Mohamed El Ghazi, originaire du douar El Menzel, doit encore habiter. J'interroge pas mal de Marocains : il n'est pas connu ; lorsque soudain, passant devant la gendarmerie, une idée me vient à l'esprit. J'y entre, me présente au brigadier de garde et lui explique ce que je recherche, en présence de deux gendarmes. Mon mogaddem ne semble pas être connu. Je prie donc le brigadier de le rechercher dans son registre des anciens combattants français. Ceci le surprend et il semble tout d'un coup soupçonneux, ce que voyant, je lui dis : « je suis ancien officier des goums et c'est Ahmed qui, un jour en Italie, sous un bombardement, m'a sauvé la vie à Vénafro ».

Du coup, le brigadier se lève, me salue militairement au garde-à-vous, comme ses deux collaborateurs. Prenant la chose au sérieux et les remerciant tous trois d'un « repos tout le monde » je leur dis : il faut me le retrouver.

Un trosième gendarme revient du souk. Le brigadier lui demande s'il ne connaît pas mon moggadem... « Oui, Chef, je le connais bien, et je viens de le rencontrer au souk ».

Fou de joie, je lui dis moi-même : « Vas me le chercher, amène-le, sans lui dire qui le demande ». Cinq minutes se sont écoulées. Ahmed arrive encadré de deux gendarmes et d'une dizaine de gosses, un peu pâle, inquiet, mais quand il m'aperçoit, me saute au cou, m'embrasse et me dit : « Ah ! mon lieutenant mazel haï (tu es encore vivant), la gorge nouée et de grosses larmes tombant de ses yeux. Nous quittons la gendarmerie ; quatre gendarmes et le brigadier au garde-à-vous. J'avais envie de rouler les épaules.

Nous nous dirigeons vers l'ancienne ville européenne intacte. Mon Ahmed me montre et me présente à tous ceux qu'il connaît. Nous faisons le tour des cafés. Ce jour-là j'ingurgite cinq café-crème, moi qui ai horreur de cela (ou plutôt mon foie) et puis, les heures s'écoulant, je propose à mon ami de l'emmener au restaurant. Il s'y refuse et me dit « je dois déjeuner chez mon cousin et je t'invite ». Effectivement le dentiste du village nous attend chez lui. C'est le branle-bas. Tout le monde est en fête, costumé, fardé, une table énorme, une dizaine de plats après le thé à la menthe, le miel, les amandes, les noix.

Mon épouse et moi n'en revenons pas. Nous restons à table jusqu'à 17 heures. Je veux prendre congé de mes hôtes pour me rendre à Fès. Impossible. Ahmed me dit « Tu viens à El Menzel, je vais te présenter ma famille ». Nous y arrivons après 35 km d'une piste affreuse. Là aussi le téléphone a fonctionné. On nous attend. On nous congratule. Thé. café traditionnel, leben (petit lait), gâteaux et, dans la soirée, le choua (mouton grillé découpé). Les membres de la famille défilent. Plusieurs jeunes étudiants viennent nous saluer. Trois d'entre eux passent le bac en juin. Et puis c'est la nuit. Ahmed et sa famille nous empêchent de partir. Nous couchons dans l'unique pièce, sur un divan, mon moggadem à nos pieds et sa famille non loin. La nuit, ma voiture et mes bagages ont été gardés par un ancien moghazni de Fès-Banlieue.

Au sujet du dentiste de Sefrou, une petite anecdote vaut d'être contée. Au début du repas je m'adresse en arabe à toute l'honorable assistance, y compris une jeune fille de 17 à 18 ans. Celle-ci toute fière me dit : « je passe mon bac français en juin, aussi j'aimerais bien parler ta langue avec toi ». Elle la manie aisément. De fil en aiguille j'en arrive à lui demander des détails sur les études faites par son père. « Dans quelle faculté a-t-il préparé son diplôme

de dentiste ? ». « Aucune me répond-elle, mon père a succédé à mon oncle qui, depuis plusieurs années, officiait à Sefrou. A son décès, mon père a hérité du cabinet et de la clientèle ». Dieu merci, ce jour-là, je ne souffre pas des dents, ma vieille arthrite me laisse tranquille.

Quels merveilleux souvenirs ! Il y aurait de quoi, si le courage et les capacités ne me manquaient pas, écrire un énorme bouquin sur les années passées dans le bled au service de la France et du Maroc.

Nous passons rapidement à Fès, direction Tanger, où nous couchons le soir au Tanjah Flandria Hôtel, 4 étoiles luxueux. Grosse clientèle hollandaise, allemande et américaine. Au total 1 repas chacun, 1 petit-déjeuner et chambre avec salle de bain : 237 dirhams, environ 270 francs français.

Puis retour en France par Algésiras.

Au passage à Fès me revoilà devant l'ancienne caserne du 8e Spahis algériens où je comptais à une époque, en suite et surnombre, et je revois tous mes anciens camarades, par la pensée : Bétria, Noël, Fraisse, July, Fusch, Guérin, Monod, mort au champ d'honneur, auxquels j'adresse un amical souvenir et une pieuse pensée.

Avant de terminer ce deuxième article, je fais un petit retour en arrière :

Région de Ouarzazate :

Je me rappelle des noms sympathiques et des personnages prestigieux, tels que : le colonel Chardon ; les capitaines Lacroix, Lannus ; les lieutenants Lépine, Pousse ; le commis des A.I. Laverge.

La fin de mon périple au Maroc paraîtra, si le Secrétariat général l'accepte, dans le prochain bulletin. Ce sera le dernier concernant ma seconde petite patrie.

Georges RATEL.

LA FLAMME SOUS L'ARC DE TRIOMPHE

La Koumia, autour de son fanion et conduite par son président, le général Feaugas, ravivera SEULE la Flamme le

JEUDI 20 DÉCEMBRE 1979 à 18 H 30

Rendez-vous à l'arc de Triomphe à 18 h 15 précises.

Venez nombreux !

LES HARKIS DANS LE NORD

(suite et fin)

Ils sont souvent isolés moralement

DEPUIS l'arrivée massive des harkis en France, des changements importants se sont produits dans les familles. De nombreux enfants sont nés ; ceux qui étaient venus en France avec leurs parents sont devenus des adultes ; certains se sont mariés et ont eux-mêmes des enfants...

Un certain nombre de harkis sont morts, laissant des veuves chargées de famille. Il y a eu des divorces, des séparations : l'ambiance métropolitaine favorise une liberté des mœurs qui n'existait pas dans le bled algérien. Aussi trouve-t-on chez les harkis, à côté de nombreux ménages unis et de foyers bien assis, des familles où l'absence de l'autorité paternelle se fait douloureusement sentir.

Sur le plan matériel, les situations sont loin d'être uniformes. Certaines familles habitent encore dans les courées de Roubaix ou de Tourcoing, alors que d'autres ont acquis ou loué, dans des cités nouvelles, des maisons confortables avec garage et jardin. On en voit qui ont deux voitures, qui se sont fait installer chez eux le téléphone ; mais ces favoris du sort sont l'exception. La masse vit pauvrement ; on attend les allocations familiales pour payer le loyer ou les impôts ; qu'une grosse facture de gaz survienne inopinément, ou quelque évènement imprévu tel qu'un décès, et le chef de famille est désemparé ; il faut emprunter aux proches parents ou aux amis et rembourser petit à petit.

La solidarité, il est vrai, règne chez les harkis comme chez tous les hommes d'origine nord-africaine. On l'a vu, entre autres, l'année dernière un harki était mort à l'hôpital de Lille sans ressources, sans famille, sans amis. Dès que ses camarades de Roubaix apprirent la nouvelle, ils organisèrent une collecte entre eux et réunirent rapidement la somme qui permit de ramener le corps dans cette ville et de donner à ce « frère » une sépulture convenable.

ILS NE CHERCHENT PAS A S'INTÉGRER.

D'une manière générale, les harkis cherchent peu à s'intégrer à la population française qui les entoure. Bien que dispersés dans les localités, ils se réunissent fréquemment les uns chez les autres, surtout entre membres d'une même famille. Ces relations suffisent à leur rendre la vie en France, supportable, sinon agréable.

Cela ne veut pas dire que les harkis n'aient pas de rapports avec les Français de leur quartier ; mais ces rapports, souvent cordiaux, ne vont guère au delà des relations de bon voisinage.

Que pense d'eux la population française ? En général, elle ignore leur qualité de « harkis ». Il arrive parfois qu'au cours d'une discussion, certains Français leur disent dans un mouvement de colère : « Si tu n'est pas content, retourne dans ton pays » ! On imagine le choc produit par cette simple phrase chez un homme qui a choisi délibérément la France. Avec les autres Algériens, les relations sont souvent, pour les harkis, difficiles, car le temps n'a pu encore, gommer toutes les plaies, faire disparaître les antagonismes de naguère.

Ainsi les harkis se trouvent-ils isolés moralement dans la population : ni Algériens, ni vraiment Français, ils forment une minorité repliée sur elle-même, insatisfaite de son sort, résignée ou aigrie suivant les tempéraments des uns ou des autres.

DEUX SORTES DE JEUNES.

Parmi les enfants de harkis, il faut distinguer ceux qui sont nés en Algérie et ceux qui sont nés en France. Les premiers s'ils étaient déjà adolescents à leur arrivée en métropole, n'avaient reçu pratiquement aucune instruction en Algérie. Pour différentes raisons, ils n'ont pu combler ce retard par la suite et souffrent de cette grave lacune. Ces jeunes gens devenus maintenant des hommes ou des femmes sont bilingues, parlant aussi bien l'arabe ou le kabyle que le français. Ils ont des souvenirs, souvent amers et même tragiques de leur pays d'origine ; ils ont gardé, pour la plupart, la religion et les traditions de leurs parents.

Par contre, les enfants de harkis qui sont nés en France, ou ceux qui y sont venus jeunes, sont de formation et de culture françaises. Leur langue est le français ; généralement ils s'expriment difficilement dans la langue de leurs parents. L'Algérie, la guerre d'Algérie : tout cela ne parle pas à leur esprit. De la religion musulmane, ils gardent une foi profonde, héritée de leurs parents, mais ils ont tendance à négliger les pratiques religieuses. De même les mœurs françaises supplantent chez eux les coutumes et les traditions nord-africaines, qui souvent leur paraissent désuètes.

Rien ne différencie ces jeunes des Français métropolitains du même âge, si ce n'est, souvent, leur nom : mais cette différence suffit à susciter, chez bon nombre d'entre eux, une difficulté qui n'est pas près de disparaître.

UN MALAISE PROFOND.

Les harkis souffrent d'un malaise profond ; ils « ne se sentent pas bien dans leur peau ». Cela se traduit souvent, pour qui vit à leur contact, par des réflexions tantôt amères, tantôt vives et empreintes d'agressivité. Ainsi y-a-t-il parfois des manifestations sur la voie publique, ou des grèves de la faim : parfois encore, ils explosent, comme ce fut le cas pendant l'été 1975 à Saint-Maurice - l'Ardoise et à Bias.

Ce malaise est difficile à définir : mal du pays ? nostalgie d'un passé de guerre et d'aventure ? espoirs déçus ? Beaucoup d'éléments psychiques et affectifs s'y mêlent, essayons cependant d'en fixer certaines causes précises.

1. — Les harkis souffrent d'être considérés et traités par la population française « comme des Algériens » : c'est probablement la cause principale de leur mécontentement. Ils sont Français et estiment devoir être traités comme tels.

2. — De nombreuses familles de harkis sont coupées en deux : partie en Algérie, partie en France. Il n'est pas rare qu'un harki ait laissé son père et sa mère en Algérie et ne les ait pas revus depuis 1962. En effet, l'accès de leur pays d'origine est pratiquement interdit aux harkis. Chaque année, certains d'entre eux essaient de se rendre en Algérie pour voir leur famille ; ils sont impitoyablement refoulés par la police des frontières d'Algérie : ils figurent sur une liste noire. Au contraire ils voient des immigrés algériens, munis d'un certificat de résidence, aller et venir sans difficulté entre la France et l'Algérie.

3. — A leur arrivée en France en 1962, les harkis ont été très bien accueillis par la population et par les autorités. Tant qu'ils ont séjourné dans des camps, des cités d'accueil ou des hameaux de forestage ils n'ont pas eu de soucis matériels ; mais cela a été bien différent lorsqu'il a fallu se loger, se nourrir, faire vivre une famille dans une société urbaine où tout se paie : l'habitation, l'éclairage, le chauffage et même l'eau. Au fil des années, les difficultés n'ont fait qu'augmenter et certains harkis n'ont qu'une petite retraite qui leur permet à peine de vivre décemment.

Nombre d'entre eux considèrent que la France ne leur a pas fait la situation à laquelle ils avaient droit, en raison de leur passé et de tout ce qu'ils avaient souffert pour elle : là est encore une cause de leur malaise actuel.

SEULS, LES PETITS-ENFANTS.

Au terme de cet exposé sur la situation des harkis, force est de constater que leur intégration dans la société française est loin d'être réalisée et paraît même utopique. Par contre, leurs enfants nés en France ou venus très jeunes d'Algérie ont franchi, consciemment ou non, un pas considérable dans ce domaine : ce sont de jeunes Français. Il faut noter cependant que, vivant sous l'influence directe de leurs parents, ils ont conservé des attaches, du moins sentimentales, avec leur pays d'origine et sont marqués par un atavisme dont il est bien difficile de se défaire. Aussi faudra-t-il attendre encore une ou deux générations pour que l'intégration de ces familles soit vraiment réalisée. Pour les petits-enfants des harkis rapatriés, et plus encore pour la génération suivante, l'Algérie est un pays étranger, la guerre d'Algérie ne parle pas plus à leur esprit que celle de 1939-1945 aux petits Français qui naissent actuellement. Sans doute, et il faut le souhaiter, garderont-ils la foi et la morale musulmanes, ainsi que certaines traditions qui s'y rattachent ; mais ils n'auront pas de peine à faire en eux la synthèse de ce patrimoine spirituel hérité de leurs ancêtres avec la civilisation dans laquelle ils vivent.

Que souhaiter pour terminer, sinon que la population française des villes dans lesquelles vivent des harkis leur témoigne à l'occasion la sympathie et l'intérêt qu'ils méritent ? Un mot, un geste amical peuvent suffire à éclairer le visage de ce harki que l'on rencontre, et l'aider à mieux vivre dans ce pays qui n'est pas le sien, mais qu'il a choisi...

Pierre DELCOURT

Souvenirs de Tunisie

Nous parlons souvent de la campagne de Tunisie (novembre 42 - mai 43), mais il y a des camarades qui y ont fait une mini-campagne en 1940.

Notre ami MULLER a rencontré, au dernier congrès national de Rhin et Danube, l'adjudant-chef DEGLIAME, qui lui a raconté quelques souvenirs croustillants.

.....

« Le lendemain de l'armistice de 1940, nous avons l'ordre de quitter Déhibat, à la frontière tripolitaine. Nous n'avons pas l'impression d'être des vaincus, et nos goumiers encore moins que nous.

Nous avons tenu un petit conseil de guerre avec le patron. Les avis sont partagés : faut-il continuer à combattre ou obéir à l'ordre ?

Le seul parti raisonnable est pris : obéir !

Mais le patron me dit : « On ne peut pas quitter ce bled de cette façon. Nos goumiers ne comprendraient pas. Il faut, tant bien que mal, essayer de faire une « diffa », mais, évidemment, sans que les gens du pays, déjà pauvres, ne nous fassent quelques « cadeaux involontaires ».

Bien entendu, interdiction de pénétrer dans les kheimas ou gourbis.

Des ordres sont donnés et, bien entendu, exécutés.

Mais, par quel miracle, la conserve de bœuf prit tout à coup un petit goût de fraîcheur, bien qu'il ne manquât jamais rien dans les troupeaux locaux. »

.....

Nous avons tous, comme l'adjudant-chef DEGLIAME, vécu quelques prodiges. Vous rappelez-vous ces tagines qui cuisaient gentiment sous les camions américains, bien rangés sur le pont de certains bateaux qui nous transportaient, lors de débarquements ?

Nous n'avions cependant touché que des rations U.S.A., mais un goumier est un goumier..

Gageons que l'on parle encore, dans les chaumières du Texas, du goût délicieux qu'avaient les rations de débarquement au sein des goums bien tenus.

N.d.l.r.

Noël berbère

Donc, ce jour-là, c'était Noël : l'allégresse était générale, l'ordinaire des trois unités était sorti de... l'ordinaire, et ce fut au milieu d'une euphorie de circonstance que je fus, sitôt midi, désigné pour accompagner la patrouille.

Quittant le fort Prioux par le sentier rocailleux qui se dirigeait vers l'ouest, elle délaissait le secteur nord qui était contrôlé par nos fidèles partisans de Bahlil, s'infléchissait progressivement vers le sud, obliquait ensuite vers l'est jusqu'à la piste de Sefrou à Annoceur, qu'elle empruntait pour le retour à travers les jardins de la ville.

Ceci représentait cinq heures de marche à bonne allure, et, pour éviter aux légionnaires, pourtant bons marcheurs comme chacun sait, des écarts pour la nécessité de reconnaissances imprévues, quatre cavaliers accompagnaient la patrouille. C'est dire que, ce 25 décembre 1912, je quittai la redoute avec mes trois « tabors », à la suite des vingt légionnaires qui scandaient une marche d'Outre-Rhin. L'atmosphère était fraîche et légère ; il faisait beau, on voyait loin. Tout allait bien.

Il y avait trois heures que nous marchions sans que rien d'anormal se fût révélé, lorsque Mohand, un de mes cavaliers, me fit remarquer une fumée que la distance rendait imperceptible, et qui montait d'une faille de la falaise. Comme elle se trouvait à environ 500 mètres, je demandai au chef de patrouille d'aller me rendre compte de l'identité de ceux qui gîtaient là. Il acquiesça et Aziz, mon bon cheval, m'emmena au petit galop de chasse. Je mis pied à terre devant la grotte, d'où sortait une fumée odorante, caractéristique du cèdre qui se consume.

Ma carabine à la main, je pénétrai dans le rocher, lorsque, brusquement, je me trouvai dans la crèche de Bethléem. Je restai figé et sans voix... Saint Joseph et la Vierge Marie ne parurent pas s'étonner de me voir là. Lui, qui semblait âgé d'environ 35 ans, avait une barbe rousse et des yeux clairs ; assis, ou plutôt accroupi, les genoux à la hauteur du menton, enveloppé dans sa jellaba, il se chauffait les mains au feu de cèdre. Elle, très jeune, avait le visage régulier des madones de Fra Angelico. Vêtue d'un haïk de toile bleue, elle avait le front ceint d'un bandeau de toile blanche qui lui restituait la ligne traditionnelle des femmes de Galilée. Elle agitait au-dessus de son enfant, afin d'écarter la fumée, une branche de palmier-nain. Le nouveau-né, enfoui dans une couverture de laine multicolore, regardait devant lui, sans voir.

Derrière lui, paisiblement, l'âne et le bœuf, tête contre tête, mâchonnaient de l'orge et de la paille courte. Et je sentais, intensément, que c'était strictement ainsi que, dans un même cadre et la même ambiance, était venu au monde, il y a presque deux mille ans, celui qui, par sa parole de douceur, avait ébranlé les assises de la grandeur romaine.

Cessant ma rêverie, j'interrogeai. L'homme, un M'guildi, ne parlait pas l'arabe. Mohand, berbère, me servit d'interprête. Et c'est alors que je sus qu'ils avaient quitté Timhadit trois jours auparavant afin de gagner Fès où ils avaient dessein de s'établir, la vie devenant dure dans les tribus auxquelles nous interdisions les incursions dans la plaine. Ils ajoutèrent qu'ils avaient espéré arriver à destination avant la venue de l'enfant. Mais Dieu en avait décidé autrement et c'est dans cette grotte, ce jour-même, au milieu de la nuit, qu'ils avaient entendu son premier cri.

Quelle étrange coïncidence ! Noël, minuit..., tout concordait pour que la miraculeuse évocation fût complète. A ce moment, un des cavaliers qui était resté devant la grotte siffla pour que nous manifestions notre présence. Je m'arrachai à ce pieux spectacle et, machinalement, je me signai. L'homme et la femme, curieusement, sans rien comprendre, me regardaient. Je pris dans ma ceinture un douro hassani et déposai cette offrande dans la menotte du nouveau-né.

Le sergent de Légion, qui commençait à s'inquiéter, me demanda ce qu'il y avait de si intéressant au pied de cette falaise. Je lui expliquai brièvement la chose. Il m'écouta, ironique, sans m'interrompre, et quand j'eus terminé, en guise de conclusion, il porta son index à la tempe et fit osciller trois fois sa main...

Inutile d'insister. Je me mis en queue de colonne. J'y étais seul, je pouvais rêver.

Je revoyais mon enfance cajolée dans ma petite ville de Bretagne, l'arbre de Noël mirifique aux branches poudrées à frimas, où pendaient des boules multicolores et scintillantes. Les petites bougies polychromes éclairaient tous les jouets que j'avais désirés..., et ils y étaient tous, sans qu'il en manque.

Je croyais au Père Noël d'une façon totale et sans fissure. Pendant cette sainte période, je vivais dans la mirifique fantasmagorie des pieuses évocations qui me façonnaient cette psychose du merveilleux, qui aide si souvent à franchir les obstacles, mais aussi souvent, hélas, les accumule.

Le jour où j'ai perçu — très tard d'ailleurs, je le confesse — que tout cela n'était qu'un aimable leurre, j'en ai souffert intensément, et j'ai toujours refusé de rire des enfants qui persévéraient dans cette foi. Car je sais à présent que l'on quitte ces leurres pour entrer, désarmé, dans de plus grandes mystifications, aux heurts desquelles on se blesse sans beauté.

Et mon esprit vagabondait... Je revoyais, tout attendri, la visite des crèches de Noël avec ma mère : Saint Jean du Baly, Bréhévenez, la Retraite, Sainte Anne... Cette dernière surtout avait ma préférence, car, entourant la Nativité, il y avait un miroir qui figurait une mare sur laquelle des canards et des cygnes faisaient des grâces à la gloire de l'Enfant-Dieu.

Et puis, plus tard, nous refaisions le pèlerinage quand venait le temps des Rois, et je ne regardais jamais sans trouble Melchior, qui était noir et portait un coffret de myrrhe.

Quinze ans plus tard, j'ai renoué. Je me trouvais, en ce jour de Nativité, loin du pays, sur un autre continent même, devant une autre crèche aussi hallucinante de vérité. Mais je n'étais plus un enfant, et je n'avais plus de mère.

Bercé au pas de mon cheval, rêveur, je suivis la patrouille qui sinuait devant moi, au cliquetis des baïonnettes, les fusils se balançant au rythme du pas des légionnaires.

En les regardant, je pensai qu'il avait été en vain crucifié, le petit enfant de la crèche, puisque l'écho du lac de Tibériade n'avait pu convaincre le monde après deux mille ans, de l'idée de charité, et qu'il n'y avait pas de « Paix sur la terre pour les hommes de bonne volonté ».

Extrait de « Burnous au vent et sabre au clair »
par Jean VERCHIN.

arabe et hébreu

On nous demande quelquefois quels sont les rapports existant entre les langues hébraïque et arabe. Peut-être cela intéresserait-il nos lecteurs d'avoir quelques notions de base sur ce sujet.

Les langues sémitiques sont des idiomes parlés au cours des siècles, en particulier dans l'Asie occidentale.

On peut les répartir en trois groupes :

1) le groupe oriental (assyro-babylonien), langues non parlées aujourd'hui, mais qui figurent sur certaines inscriptions cunéiformes ,

2) le groupe occidental du nord : on doit y distinguer les différents dialectes araméens (dont l'un est aujourd'hui parlé dans quelques villages au nord-ouest de Damas) ;
l'araméen est aussi représenté dans le syriaque, langue religieuse, où la messe est dite dans certains rites orientaux ;

A noter aussi, dans ce groupe, les dialectes chananéens (d'où vient l'hébreu), l'amorite, la langue des textes cunéiformes de Ras Shamra (Ougarit).

On connaît l'importance de ce dernier site, où fut trouvé l'alphabet cunéiforme et où travaille actuellement une mission, en partie française. Ougarit est situé sur la côte méditerranéenne de la Syrie, non loin de Lattaquié.

Notons aussi, dans le même groupe, le phénicien de Byblos, de Sidon, etc., le punique, qui était parlé dans la colonie phénicienne de l'Afrique du nord, **et l'hébreu.**

3) le groupe occidental du sud comprend **les dialectes arabes :** l'himyarite, l'arabe classique du Coran, etc. (le gueez ou éthiopien est un rameau détaché de l'arabe méridional ; c'est aujourd'hui encore la langue religieuse des chrétiens d'Abyssinie).

L'HEBREU

L'hébreu, c'est la langue des Juifs ou des Israéliens (« iéhoudit » ou « ivrit »). C'est la langue parlée par les Israéliens et dans laquelle furent rédigés la plupart des livres de l'ancien testament ; le pentateuque, c'est-à-dire la Thora, est en hébreu, sauf quelques passages en araméen.

En dehors des livres bibliques, il y a quelques autres « monuments écrits » en langue hébraïque.

Les grandes étapes de la langue sont les suivantes : elle sort du chananéen (le texte de Ras Shamra). On considère que ses meilleurs écrits datent d'avant l'exil (700 ans avant Jésus-Christ). Après l'exil (ou la captivité), c'est la décadence ; entre Jérémie et Ezéchiel, les araméismes augmentent petit à petit : vers cette époque, l'hébreu cesse d'être une langue parlée Elle était morte 300 ans avant le Christ (qui parlait l'araméen, mais, à mon avis, savait l'hébreu, car, étant lettré, il connaissait bien la Bible dans cette langue).

Les textes sacrés furent traduits en grec de très bonne heure et de plus en plus fixés.

Peu à peu, et surtout à partir du 10e siècle, on se préoccupa d'établir les règles de grammaire hébraïque.

Il y a une centaine d'années les Juifs décidèrent d'avoir une langue nationale : l'hébreu (*). Il était relativement facile, bien entendu, de faire revivre une langue bien connue et possédant une grammaire ; par contre, il fallait, évidemment, la moderniser. Cela fut fait de façon scientifique par le « Technion », institut polytechnique qui existe à Haïfa, et qui créa environ 20.000 mots avec de « bonnes racines » : hébreues, grecques, etc.

Aujourd'hui, l'hébreu est réellement parlé et écrit dans tout Israël ; les nouveaux émigrants sont astreints à l'apprendre sur leur « terre » (eretz israël). On peut aussi, évidemment, l'apprendre dans les pays de la diaspora (de l'exil).

Il existe, en France par exemple, de nombreuses possibilités pour étudier ou approfondir l'hébreu et l'araméen, notamment en suivant, au Collège de France, les admirables cours et séminaires de M. André CAQUOT, professeur et successeur d'Ernest Renan. Aujourd'hui, il y a plus d'études sur les textes hébreux que sur les autres, alors qu'autrefois « l'araméen était la langue d'un empire, en un temps où l'hébreu était celle d'un canton » (A. Cauquet).

Disons un mot du yiddish. Celui-ci est un patois, surtout allemand, avec des apports polonais, et comprenant un assez grand nombre de mots hébreux. Il s'écrit en caractères hébraïques. Le vocabulaire varie suivant les pays où il est parlé. On l'entend (ou on l'entendait) notamment dans les communautés d'Europe, germanique et slave (juifs ashkenaz), dans certaines parties d'Israël (en particulier, parmi les émigrants qui ne sont pas nés sur place ; les autres sont les « sabras ») et dans les communautés juives des Etats-Unis. Notons que, dans ce dernier pays, certains juifs pieux (hassidim), considèrent que l'hébreu ne doit être employé que pour les prières et les choses saintes, et que l'on doit éviter de le « salir » en le faisant utiliser par des bouches impures, à des fins profanes.

*
* *

Contrairement à ce que l'on dit souvent, je ne pense pas, quant à moi, que l'hébreu soit « difficile ». Au contraire, c'est une langue sémitique, logique, de grammaire relativement simple et dont le vocabulaire comprend d'assez nombreuses racines communes avec l'arabe (le quart peut-être ?). Comme cette dernière langue, l'hébreu s'écrit de droite à gauche.

J'en conclus que, pour des « ouled Koumia », souvent arabisants, l'hébreu est un sujet d'étude spécialement désigné et dont l'intérêt politique, religieux et culturel est bien évident.

Guy de MAREUIL.

(*) On doit noter, à ce propos, l'action personnelle et déterminante d'ELIEZER ben IEHOUDA. Celui-ci immigra en Israël en 1880 et — alors que très peu de Juifs parlaient l'hébreu — se mit à faire pratiquer cette langue par de nombreuses familles et fit un dictionnaire usuel. Son nom est connu de tous les Israéliens.

LA VIE DES SECTIONS

OUEST

La première réunion de la section de l'Ouest s'est tenue à Caen le 22 avril 1979. Le général Pierre MICHEL, commandant la 32e D.M., lui-même ancien des A.I., bien connu de ceux qui ont servi dans la Région de Meknès du temps du général LEBLANC, avait mis à la disposition de la section :

— la salle de réunion de la 32e D.M.,

— le cercle de garnison,

tous les deux situés dans l'enceinte du quartier Lorge.

Soixante-quatre invitations avaient été envoyées aux anciens des A.I. et des Goums recensés dans les douze départements suivants : Calvados, Côtes-du-Nord, Eure, Finistère, Ille-et-Vilaine, Loire-Atlantique, Manche, Mayenne, Morbihan, Orne, Sarthe, Seine-Maritime.

Dix-neuf anciens ont répondu favorablement, mais trois d'entre eux ont dû renoncer au dernier moment à venir à Caen : le colonel Iacconi, pour des raisons de famille, le colonel de Coux en raison des manœuvres nationales auxquelles il participait en tant que commandant des Transmissions de la 3e R.M. à Rennes, enfin, Franceschetti dit « Chaoui » qui avait manqué le car de Beuzeville à Caen !

Trois anciens qui avaient donné leur accord se sont abstenus sans prévenir, ce qui n'a pas été sans poser des problèmes d'intendance.

Vingt-trois s'étaient excusés !

Vingt-deux n'ont pas répondu (Il est à noter qu'aucune correspondance n'est revenue, ce qui est tout à l'honneur de l'annuaire établi par le Secrétariat central).

Plusieurs anciens, en déplacement à l'étranger, ont fait part, par la suite, de leurs regrets de n'avoir pas répondu à temps. Mais il faut bien constater que trop nombreux sont ceux qui, par négligence, ont omis de donner signe de vie.

Etaient présents, outre le général MICHEL et Mme MICHEL, A. de BARDIES et son épouse ; BOISNARD et son épouse ; BOURGET et son épouse ; CHABAUTY ; CHABOT et son épouse ; COADIC ; Mme DENIS ; GUIGNOT, son épouse et une de ses filles ; LUCASSEAU, son épouse et sa belle-sœur ; MIKCHA, son épouse et une amie ; PELLETIER et son épouse ; et THET.

La séance de travail a débuté à 11 heures, sous la présidence du colonel GUIGNOT qui, après avoir souhaité la bienvenue à tous ceux qui avaient eu le courage de venir, parfois de très loin, et remercié le colonel LUCASSEAU, président d'honneur, de sa présence à :

— demandé à tous de rechercher les anciens des A.I. et des Goums (qu'ils fassent partie ou non de la Koumia), qui ne sont pas encore recensés mais qui habitent dans les départements de l'Ouest, ou qui y ont une résidence secondaire ; c'est le cas pour MIKCHA, venu spontanément de Paris via Trouville apporter à la section de l'Ouest le salut de celle de Paris ;

— donné lecture du télégramme que le Président en exercice, le général FEAUGAS, lui a adressé du Maroc : « de Marrakech, à l'occasion première réunion votre section, vous demande partager avec tous participants mes meilleurs sentiments de camaraderie. Amicalement. FEAUGAS ».

— obtenu l'accord unanime pour que la réunion annuelle ait lieu au début du printemps : la prochaine pourrait avoir lieu en 1980 à Rennes et les suivantes à Lorient, Brest, Saint-Brieuc, Saint-Malo, Nantes, etc... le lieu de la réunion suivante étant choisi d'une année sur l'autre. La possibilité d'une excursion de la journée à Jersey au départ de Granville a été envisagée mais, pour 1979, il est exclus, d'une part, en raison de l'affluence estivale, de l'organiser en juillet ou en août, d'autre part, en septembre les horaires des bateaux ne laisseraient à Jersey qu'un temps fort court.

Pendant la réunion de travail, le « Cadre rose » partait visiter l'hôtel de ville de Caen, magnifique construction accolée à l'abbaye aux Hommes fondée par Guillaume le Conquérant. Là, Mme MICHEL, avec une très grande compétence, leur faisait les honneurs d'une exposition sur l'histoire de la ville de Caen. Qu'elle en soit ici remerciée car son exposé, remarquable, a été unanimement apprécié.

A 12 h 15, dans la chapelle de l'hôpital, une messe à la mémoire des morts de la Koumia fut célébrée par l'aumônier Foubert, de la 32e D.M., qui prononça une homélie très émouvante et digne de notre tradition du culte du souvenir de tous nos disparus.

A 13 heures, au mess de garnison, tout le monde se retrouvait pour un « pot » suivi d'un déjeuner en commun dans une ambiance très chaleureuse.

Vers 16 heures, le président remercia le général et Mme MICHEL de leur présence et leva la séance en souhaitant à tous un bon retour dans leurs résidences proches ou lointaines et en formulant le vœu que la prochaine réunion voit un nombre de participants plus élevé.

Granville, le 23 juin 1979.

A. GUIGNOT.

PARIS

20 FÉVRIER 1979

Réunion du conseil d'administration de la Koumia avec élection du président de l'association, le général FEAUGAS. Un pot amical est offert aux présents par notre nouveau président dans un café voisin de notre secrétariat national, le club Rhin et Danube étant inexplicablement fermé ce soir-là.

20 MARS 1979

Le président de section, MERCHEZ, a l'agréable surprise d'accueillir au club le général FEAUGAS ainsi que Mme et Mlle de LIGNIERES. Etaient également présents les colonels BAUDOT, DELUC, ROBERT GAUTHIER ; MM. FAYE, MIKCHA et MULLER.

17 AVRIL 1979

Ce mardi suivant Pâques, seuls MERCHEZ, MIKCHA et MULLER se retrouvent au club.

8 MAI 1979

Commémoration anniversaire de la victoire de 1945. La délégation de la Koumia à l'Arc de Triomphe était conduite par le général FEAUGAS et le président MERCHEZ, auxquels s'étaient joints : Mme BRAULT-CHANOINE, Mlle France GEORGES, le général DAILLIER, les colonels Georges GAUTIER, Robert GAUTHIER, de MAREUIL, SAULAY, le commandant HUCHARD, MM. CUBISSOL, MULLER et PASQUIER fils (représentant nos « Descendants »). Au cours de la cérémonie, nous avons, avec plaisir, vu nos rangs se grossier avec la venue de deux camarades de province de passage à Paris : le colonel JOLIVET, de Limoges, et l'adjudant-chef THOMMERET avec sa famille, d'Alençon.

11 MAI 1979

Anniversaire de l'attaque sur le Garigliano en 1944. La Koumia, associée au C.E.F.I., ravive la Flamme sacrée sous l'Arc de Triomphe. Les assistants se retrouvent ensuite au club Rhin et Danube pour un joyeux apéritif avant de prendre place à une table bien garnie. Sous la présidence du général FEAUGAS, assisté de Mme FEAUGAS, il y avait Mmes BRAULT-CHANOINE, CLESCA, COMMARET, G. DUHEM, FINES, FOURNIER-PANTALACCI, France GEORGES, PROUX-GUYOMAR, le général de SAINT-BON, le colonel LUCASSEAU et Mme LUCASSEAU, le colonel Georges GAUTIER et Mme GAUTIER, les colonels LOUIS, PICARDAT, TASLE, VAILLANT, WINCKEL, MM. AUGE, de CHAUNAC, FAYE, MARDINI et Mme MARDINI, MERCHEZ et Mme MERCHEZ, MULLER et Mme MULLER, OLLIVIER. L'association des « Descendants » était représentée par son président, le commandant Georges BOYER de la TOUR, sa secrétaire générale, Mme de LIGNIERES, Mlles de LIGNIERES et MARDINI.

En outre, étaient présents à la cérémonie mais ne pouvaient assister au repas : les généraux DAILLIER et PARTIOT, les colonels de MAREUIL, SABATIER et SAULAY, MM. CUBISSOL, HUCHARD, PASQUIER fils et THOMMERET.

S'étaient excusés : Mmes BAUD, JUSTINARD, PHILLIMORE, REBOURS, les généraux VAILLANT et VAUTREY, MM. BODENES, de BOUTEILLER, CAUSSIN, CHARUIT, COZETTE, DELUC, DUBOST, GAUBENS, PASQUIER fils, POIRET, de SAINT-BON et VOINOT.

25 MAI ET 19 JUIN 1979

Les réunions n'ont été fréquentées que par MERCHEZ, MIKCHA et MULLER. Le club Rhin et Danube étant fermé en juillet et en août, il n'y a traditionnellement pas eu de réunions.

18 SEPTEMBRE 1979

Pour la reprise, MERCHEZ et MULLER ont eu la surprise de voir au club nos amis NOEL et OLLIVIER. Il est à signaler que ce dernier n'hésite pas à venir quatre, voire cinq fois par an, de Saint-Sauveur près de Compiègne, malgré la distance et les difficultés de transport. Nos amis de Paris feraient bien d'en prendre de la graine.

16 OCTOBRE 1979

N'étaient réunis au club Rhin et Danube, ce jour-là, que CAUSSIN, MERCHEZ, MULLER et TEYSSIER.

23 OCTOBRE 1979

A l'occasion de la réunion du conseil d'administration, dont le compte rendu de séance figure en tête de ce bulletin, se sont réunis en dîner amical, autour du général FEAUGAS, la plupart des membres du conseil présents, auxquels s'étaient joints : Mmes de MAREUIL et MULLER, l'ami MIKCHA et son épouse.

Les prochaines réunions auront lieu les 20 novembre et 20 décembre 1979 (1), les 15 janvier, 19 février (2), les 18 mars, 15 avril et 20 mai 1980.

ATTENTION !

(1) En raison de la convocation à l'Arc de Triomphe le jeudi 20 décembre, il est suggéré de profiter de cette occasion pour se réunir autour du « pot mensuel » au lieu du mardi 18.

(2) Le président de section, fortement appuyé par le général FEAUGAS, projette d'organiser un dîner de la section de Paris le 19 février 1980, à l'occasion de la réunion du conseil d'administration prévue ce jour-là. Il espère que nombreux — pour une fois ! — seront ceux qui voudront bien faire connaître au secrétariat le plus tôt possible leur intention de participer à ces agapes : il leur sera adressé toutes indications sur l'organisation matérielle du dîner avant la fin de janvier.

Pendant les vacances, passées dans le Briançonnais bien ensoleillé, MULLER et son épouse ont visité le Queyras, cher à notre président d'honneur le général GUILLAUME. Ils ont eu le grand plaisir d'être reçus dans sa maison natale de Guillestre. Lui ayant donné des nouvelles des uns et des autres, ils ont été chargés par le général de ses salutations à tous.

Notre ami Pierre PREMOLI, de Maisons-Laffitte, vient rarement nous voir, mais il est toujours présent au souvenir des Goums. Seulement il a de nombreuses occupations. Quoiqu'à la retraite il s'occupe toujours, et à titre bénévole, des pré-retraités et retraités du groupe pétrolier dont il faisait partie, des donneurs de sang bénévoles et, aussi, de... sport. Il est classé en catégorie des « vétérans III », licencié à l'U.S. Maisons-Laffitte et participe, comme il le dit modestement, à quelques petites épreuves. Qu'on en juge par son palmarès 1978 :

— 19 mars : 3e au marathon de l'Essonne (un marathon : 42 km 195),
— 1er avril : 1er à la course Manosque-Marseille (78 km),
— 22 avril : 1er des 50 km de Niort,
— 29 avril : 1er des 100 km de Belvès,
— 7 mai : 4e à la dourse internationale sur 20 km de Draveil,
— 14 mai : 3e au semi-marathon (26 km) de Censeau (Jura),
— 4 juin : 6e au marathon d'Anjou,
— 18 juin : 13e au semi-marathon de Romille,
— 25 juin : 2e au semi-marathon de La Crèche (Deux-Sèvres),
— 24 juillet : 3e à la course Marvejols-Mende (24 km),
— 20 août : 3e au semi-marathon de Vivonne (Vienne),
— 10 au 16 septembre, aux championnats d'Europe des vétérans à Viareggio en Italie : 9e aux 10.000 mètres, 4e et médaille de bronze, au marathon,
— 22 octobre : 7e au marathon de Neuf-Brisach,
— 17 décembre : 8e au cross du Figaro.

Je pense ne pas abuser en félicitant PREMOLI, au nom de la section de Paris, et je suis certain que notre président FEAUGAS en fera autant au nom de la Koumia.

Henry MULLER.

PENSEZ A VOS COTISATIONS !

(voir l'appel du trésorier en fin de bulletin)

MERCI

SUD-OUEST

COMPTE RENDU D'ACTIVITÉS

Période du 20 mai au 15 octobre 1979

I. — 13e ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE LA SECTION

Cette journée, préparée lors de la réunion du bureau élargi le 20 mai chez nos amis KERAUTEM à Urrugne, s'est tenue le 7 octobre à Ciboure et Saint-Pée-sur-Nivelle. Elle était placée sous le signe du souvenir pour nos disparus et en particulier celui du général SORE, notre regretté président.

Le programme arrêté était constitué ainsi :

9 h 45 : Accueil des participants sur le parvis de l'église de Ciboure.

10 h à 11 h 15 : Messe à la mémoire de nos Morts. L'homélie fut prononcée par l'abbé EYHARTS, frère de notre ami maire-adjoint d'Arcangues.

11 h 30 à 12 h 30 : Dépôts de gerbes au monument aux morts et au monument des déportés de la ville de Ciboure en présence de notre président national, le général FEAUGAS et d'un représentant du maire, souffrant ; ainsi que d'une plaque « Au général SORE la Koumia reconnaissante » sur sa tombe.

12 h 30 à 13 h : Déplacement vers le restaurant BONNET à Ibarron (près Saint-Pée-sur-Nivelle). Retrouvailles et bavardages.

13 h 15 : Déjeuner servant de cadre à l'assemblée générale.

Le déroulement de ces différentes activités s'est effectué d'une part dans le recueillement, par lequel tous nos camarades voulaient ainsi montrer l'estime, l'attachement et pour beaucoup l'affection qu'ils portaient au général SORE et aussi dans le respect des traditions de la Section et dans la fermeté de nos amitiés.

Nous étions 125 dans la salle décorée aux armes des GTM.

280 convocations avaient été expédiées.

64 réponses affirmatives annonçaient la venue de 119 personnes auxquelles s'ajoutaient 6 invités dont Mme SORE et ses enfants, l'abbé EYHARTS et le représentant du maire de Ciboure, M. IRAOLA, conquis par l'esprit des Goums. 80 de nos camarades s'excusaient, en grande partie pour raisons de santé, mais voulaient s'associer avec une touchante ferveur à notre réunion.

8 convocations ont été retournées pour « adresse inconnue » : DENIS (24), GUAY (31), Mme DEMINIERE (33), Mme CRAMAILH (33), FLAVIGNY (34), FLEURY (47), VINSON (64), QUINARD (85). Tout renseignement permettant de récupérer ces « brebis égarées » sera le bienvenu.

La réussite de cette manifestation tient pour beaucoup à la remarquable improvisation de notre président national, le général FEAUGAS, sur la tombe du général SORE, en présence de Mme SORE et de ses enfants très émus comme nous tous qui les entourions — à la fervente homélie de M. l'abbé EYHARTS que tous écoutèrent avec émotion — et aussi à l'aide efficace que les KERAUTEM, JACQUINET, EYHARTS, DAROLLES, AUCOIN et MANUS ont bien voulu apporter à leur nouveau président, qui a prononcé l'allocution jointe.

La tombola, traditionnelle maintenant, apporta à chacun son lot de chance ou de déception. Mais en fin de journée la joie était au cœur de tous les participants, qui n'ont pas manqué d'apprécier la générosité des donateurs, que je remercie ici profondément. Je n'en citerai que deux : l'ami LAVOIGNAT, venu de l'Est, avec un jéroboam de Châteauneuf-du-Pape et le fournisseur habituel de vin de Bordeaux : l'ami PONSE.

Liste des présents, sans souci protocolaire :

ARZENO et Mme, AYMERIC et Mme, AUBOIN et Mme, ALBY et Mme, AUCOIN et Mme, BOURRABIER et Mme, BOUE et Mme, de BALBY et Mme, BRASSENS et Mme, CAZAUGADE et Mme, CASTELLA et Mme, CHARPENTIER, COLLAS et Mme, CABASSY, CAZENAVE, DUGARRY et Mme, DAROLLES, Mme et deux invités, EYHARTS et Mme, FOURNIER et Mme, FILESSANT et Mme, FEAUGAS, Mme et deux invités, FAVE, GROBERT et Mme, GAILLARD et Mme, GOUMY, Mme et trois invités, GIRAUX et Mme, GROLADE, GARUZ et Mme, HARMEL et Mme, JACQUINET et Mme, JENNY et Mme, de KERAUTEM et Mme, JULIET de SAINT-LAGER et Mme, LASSERRE, Mme et un invité, LESBATS, LECORBEILLER et Mme, LAVOIGNAT et Mme, MANUS, MOREAU et Mme, MARTIN et Mme, NEUFANG et Mme, Mme NASSIET et un invité, PARTIOT et Mme, PONSE, Mme et un invité, PLANCHARD et Mme, PIFFETEAU, POMET, Mme et deux invités, RICHARD de FRETAY, de ROCHEFORT, Mme et Mlle, SOUBRIE, Mme et deux invités, SERRES et Mme, de TRAVERSAY et Mme, Mme TROUSSARD et son fils, UHALDE, VERIE, Mme et un invité. Sauf erreur ou omission.

Liste des excusés sans souci protocolaire :

ABAB, ABADIE, ALLARD, ADAM, ALBIER, BOURNAC, de BUTLER, BRION, BORIUS, BOURDET, BREIL, Mme BEAURPERE, BUAN, BONNOT, CABOS, de CHASTEIGNIER, CHAROUSSET, CAUBUSSE, CHAVIGNY, CHIROUSE, DELAUNEY, DUMOLLARD, DULARD, DAGNAN, Mme DURAND, d'ELISSAGARAY, Mme FOURNIER, FENETRE, Mme FAUGERE, Mme FLYE-SAINTE-MARIE, FOURQUET, FONPUDIE, GAVOT, GASCOU, GUYOMAR, GOURDE, HUBERT, HUON, IMBERT, JENNY Bernard, JOUSSET, LAFUENTE, LABADAN, LECUYER, LEFEBVRE, Mme LIMOUSIS, LANG, LHOSPIED, LAMOTHE, MONNIER, bel MADANI, Mme MIQUEL, de MARIA, MAMMARI, MARCHAND, MAURIAC, MIRABEAU, MOUILLE, Mme NAZE, NIOX, Mme OLLOIX-PEYRONNY, PETIT, ROUSSEL, RATEL, RENON, Mme RENEVIER, ROQUEJOFFRE, SERVOIN, SALANIE, TOUSSAINT, VEYSSIERE, VERNIER, VAGNOT, WALLART, ZUSCHMIDT. Sauf erreur ou omission.

II. — CARNET DE FAMILLE

Naissances :

— Aude au foyer du médecin commandant Robert VERGEZ-PASCAL, époux de la fille aînée de Mme RENEVIER, Béatrice. Ce ménage avait assisté à notre congrès de Lyon en 1978 - (29 mars 1979).

— Stéphanie, petite-fille de notre ami et de Mme Pierre BARROU - (24 juillet 1979).

Mariages :

— Le 10 février 1979 à Brisbane, de la dernière fille de Mme RENEVIER, Lisa, avec John-Charles IRVINE, géologue australien.

— Le 25 août 1979 à Civray (86), de Véronique CHARPENTIER avec Bruno ACHARD.

Décès :

— Adjudant-chef Louis TROUSSARD, le 9 juillet à Mérignac. SERVOIN représentait la Koumia.

— Le gendre de Mme OLLOY-PEYRONNY.

ASSOCIATION DES DESCENDANTS DES MEMBRES
DE LA KOUMIA, ANCIENS DES GOUMS MAROCAINS
ET DES AFFAIRES INDIGENES, EN FRANCE

Association Loi 1901
Siège Social : Mairie de Montsoreau - 49730 MONTSOREAU

BULLETIN D'ADHÉSION

pour l'année 1980

à retourner au Président :

M. Georges BOYER DE LA TOUR
«Le Parc des Cèdres» Imm. B
77, Bld du Redon
13009 MARSEILLE

ou au Secrétariat :

Mme Francine de LIGNIERES - Secrétaire Générale
1, rue Meryon - 75016 PARIS

Nom, Prénoms :

Date et Lieu de naissance :

Filiation justifiant l'adhésion à l'Association :

Adresse et N° de Tél. :

Situation de famille :

Profession :

Profession du conjoint :

déclare adhérer à l'Association des Descendants des Membres de la Koumia, Anciens des Goums Marocains et des Affaires Indigènes, en France.

Montant de la cotisation pour 1980 : 20,00 frs
Abonnement au Bulletin de la Koumia : 40,00 frs

désire recevoir un annuaire des Membres de la Koumia, comprenant la liste des Membres de l'Association des Descendants de la Koumia.
Prix : 20 F.

Ci-joint, en règlement, la somme de :

Chèque à libeller au nom de

l'ASSOCIATION DES DESCENDANTS DES MEMBRES DE LA KOUMIA

A..... le .....

rayer les mentions inutiles

ASSOCIATION DES DESCENDANTS DES MEMBRES
DE LA KOUMIA, ANCIENS DES GOUMS MAROCAINS
ET DES AFFAIRES INDIGENES, EN FRANCE

Association Loi 1901
Siège Social : Mairie de Montsoreau - 49730 MONTSOREAU

BULLETIN D'ADHÉSION

pour l'année 1980

à retourner au Président :

M. Georges BOYER DE LA TOUR
«Le Parc des Cèdres» Imm. B
77, Bld du Redon
13009 MARSEILLE

ou au Secrétariat :

Mme Francine de LIGNIERES - Secrétaire Générale
1, rue Meryon - 75016 PARIS

Nom, Prénoms :

Date et Lieu de naissance :

Filiation justifiant l'adhésion à l'Association :

Adresse et N° de Tél. :

Situation de famille :

Profession :

Profession du conjoint :

déclare adhérer à l'Association des Descendants des Membres de la Koumia, Anciens des Goums Marocains et des Affaires Indigènes, en France.

Montant de la cotisation pour 1980 : 20,00 frs
Abonnement au Bulletin de la Koumia : 40,00 frs

désire recevoir un annuaire des Membres de la Koumia, comprenant la liste des Membres de l'Association des Descendants de la Koumia.
Prix : 20 F.

Ci-joint, en règlement, la somme de :

Chèque à libeller au nom de

l'ASSOCIATION DES DESCENDANTS DES MEMBRES DE LA KOUMIA

A..... le .....

rayer les mentions inutiles

— Adjudant-chef Pierre GUYOT (ex 101e goum, 3e tabor). Le commandant SERVOIN représente la Koumia et dépose une gerbe « Anciens des Aït Issehaq ».

— Mme NAZE, belle-sœur de notre regretté ami Roger NAZE.

— Capitaine (ER) Maurice RIBERAUD de Rochefort-sur-Mer, ancien du 22e goum. Notre ami Pierre MOUNIER de Saint-Pierre d'Oléron représentait la Koumia.

— Mme PASQUIER, sœur du colonel JACQUINET.

Le colonel JENNY, président de la Koumia Sud-Ouest, adresse à nouveau ses condoléances et celles de la section aux familles si durement éprouvées.

Distinctions

— Promotion au grade d'officier dans l'ordre national du Mérite de notre ami Vincent LECUYER.

— Promotion au grade d'officier de la Légion d'honneur au titre des Déportés Résistants de Mme Elise ROUET, épouse du colonel (ER) ROUET ami des goums.

Nouveaux adhérents :

— Sergent-major AUTET, ancien goumier.

— M. Dominique TRAVERSAY, ancien magistrat du Maroc, ami des Goums.

— M. Robert PLANCHARD, ancien de l'ambassade de France au Maroc, ami des Goums.

Il est demandé à tous ceux qui liront ces lignes de bien vouloir animer la section S.O. en adressant au président tout fait, heureux ou non, susceptible de figurer à la rubrique du Carnet de famille. Merci d'avance.

III. — **DIVERS**

— Le colonel JENNY représente la Koumia aux cérémonies du 35e anniversaire de la libération de Pau, du 14 juillet et de la visite du Président de la République en Béarn.

— Adresse provisoire de Mme RENEVIER : MONTGAILLARD 40810 SAINT-JEAN-DE-MARSACQ.

— Prochaine assemblée générale de la section : en principe premier dimanche d'octobre 1980 en Gironde.

— Prochaine réunion du bureau de la section : dans le courant du 1er trimestre 1980 à Pau, chez le colonel JENNY, qui présente ses meilleurs vœux à tous pour la Nouvelle Année.

ALLOCUTION DU PRÉSIDENT DE LA SECTION DU SUD-OUEST PRONONCÉE LE 7 OCTOBRE 1979 A IBARRON

Madame,
Monsieur le Maire,
Messieurs les Généraux,
Mesdames,
Mes chers amis,

Me voici donc, pour la première fois depuis la disparition subite de notre cher et regretté président, le général SORE, appelé à vous parler en tant que son successeur.

C'est un honneur pour moi et un plaisir aussi que de venir m'entretenir le plus simplement possible avec vous. Je vous le dis d'entrée de jeu : je ne suis pas orateur. Je tenterai donc, le plus brièvement possible, de ne pas abuser de votre attention.

Vous savez que cette réunion — qu'avec les membres du bureau de la section, j'ai voulu placer sous le signe du souvenir pour nos regrettés disparus — fera office d'assemblée annuelle.

Je tiens à vous faire savoir que, si nous maintenons la tradition d'une loterie, c'est qu'il faut bien que cette ressource nous permette de subsister. Inutile de vous dire que c'est la principale, à laquelle s'ajoutent les dons en espèces et en lots, dont nous remercions les généreux donateurs.

Je ne vous donne qu'un seul exemple des dépenses auxquelles nous devons faire face : l'affranchissement d'une circulaire ou d'une communication à tous nous coûte au minimum trois cents francs ! J'ai pu jusqu'à présent bénéficier de l'aide appréciée de quelques amis des goums pour la confection des menus et les travaux de dactylographie. Mais ils peuvent être contraints de cesser, malgré eux, cette assistance ; ils seraient, j'en suis sûr, les premiers à le déplorer. Qu'ils en soient remerciés.

Je vous demande donc de matérialiser votre désir ardent de nous aider en accueillant avec le sourire les jeunes femmes qui vont vous proposer des billets de loterie et en vous montant généreux, ce dont je ne doute pas.

Je veux à présenter remercier très vivement et très cordialement au nom de tous Madame SORE, qui a bien voulu accepter notre amicale invitation, Monsieur le Maire de Ciboure qui est venu avec nous rendre hommage aux morts de sa cité, notre président national, le général FEAUGAS, qui tient à montrer ainsi l'intérêt qu'il porte aux sections régionales, Monsieur l'abbé EYHARTS, ami du général SORE, dont nous avons entendu avec émotion l'homélie au cours de la messe du souvenir célébrée par Monsieur le curé de Ciboure, et vous tous, mes chers amis, qui avez répondu à notre appel dans une proportion que je n'osais escompter en raison de l'excentricité de notre lieu de rencontre.

J'ai reçu un grand nombre de messages d'excuses ; je ne vous en dresserai pas la liste, que vous pourrez lire dans le bulletin de la Koumia. Les motifs se réfèrent en général à la santé des intéressés (c'est le cas de l'épouse de notre ami BEL MADANI).

J'ouvre une parenthèse pour vous signaler le cas de notre président d'honneur, le général BARROU, atteint tout récemment d'une défaillance cardiaque, auquel, en notre nom à tous, je souhaite un très prompt rétablissement. Enfin les obligations familiales, les déplacements, voyages, cures, etc.

Parmi eux, certains ont tenu à se manifester par une participation à nos frais ; je ne cite que les principaux : Mme OLLOIX-PEYRONNY et nos amis BORIUS, GROLADE et DUMOLLARD. Mais tous m'ont demandé de transmettre à Mme SORE les sentiments d'estime et d'amitié qu'ils avaient pour son mari — et à tous leurs regrets et leurs souhaits pour la réussite de cette journée.

Pour résumer tout cela je vous lis cet extrait de la lettre de Mme OLLOIX-PEYRONNY qui vient de perdre un gendre et doit assister sa fille restée seule avec quatre enfants ; elle traduit parfaitement notre état d'esprit : citation :

« Je regrette vivement de ne pouvoir être près de vous tous le 7 octobre « prochain, mais ma pensée et mon fidèle souvenir seront, ce jour-là, « près de vous tous, près des compagnons d'armes de mon cher mari et « de tous les goumiers et soldats marocains que j'ai connus pendant « mon séjour de 43 ans passé au Maroc.

« Au dimanche indiqué, j'assisterai à 10 heures à la messe dominicale de « notre paroisse de Sainte-Thérèse, je prierai et communierai à l'inten- « tion de tous nos chers défunts, Français et Marocains, et plus spéciale- « ment pour le général SORE et le colonel JOUIN, qui m'ont témoigné « tant de sympathie et de réconfort moral lors du décès de mon cher « époux, en février 1973. » (fin de citation).

Je voudrais à présent lancer un appel à nos jeunes, à nos descendants, pour qu'ils se manifestent afin de perpétuer notre œuvre ou plutôt son souvenir.

Je sais qu'il est bien difficile de mener de front une vie de famille et de travail avec les sollicitations des associations ; mais nous avons un patrimoine à conserver, matérialisé par notre musée de Montsoreau, et je veux leur dire que nous comptons sur eux. Qu'ils se rapprochent du commandant BOYER de LATOUR, leur président qui, à Paris, est en charge de les organiser. Notre section, en tous cas, les accueillera toujours avec joie.

Il me reste à saluer deux nouveaux membres de la Koumia, anciens Marocains comme nous tous et amis des goums : un ancien magistrat du Maroc, M. Dominique de TRAVERSAY, de Pau, bien connu en Pays Basque où il a séjourné quelques années à SARE, et M. Robert PLANCHARD, ancien de l'ambassade de France à RABAT, chargé des relations extérieures du Crédit Agricole à Pau. Enfin le sergent-major AUTET des Méhallas chérifiennes et ancien goumier.

Je leur souhaite la bienvenue au sein de la Koumia.

En terminant, je tiens à remercier Mesdames SORE et TROUSSARD qui ont surmonté leur immense chagrin pour être avec nous aujourd'hui, et notre ami LAVOIGNAT et son épouse, de la section de Marseille, qui ont su ne pas reculer devant un kilométrage impressionnant pour participer à notre réunion, et aussi tous ceux qui m'ont aidé pour contribuer à sa réussite.

Et maintenant, chers amis, bon appétit et bonne journée !

Colonel JENNY.

Carnet des Goums et des A.I.

NAISSANCES

— Mme Louis ROUSTAN nous a fait part de la naissance de sa petite-fille Delphine, le 6 mai 1979, au foyer de son fils Didier.

— Mme BRAULT CHANOINE est heureuse de faire part de la naissance de son petit-fils Tristan, au foyer de son fils François, à Fort-de-France, le 19 juillet 1979.

— Le lieutenant-colonel JEAN-BAPTISTE nous a fait part de la naissance de son septième petit-enfant au foyer de son fils Didier et du mariage de sa fille Simone avec M. Olivier GOSSE, le 24 août 1979.

MARIAGES

Nous sommes heureux de faire part des mariages de :

— Elisabeth DUHOO avec M. Pierre HUGO, le 16 juillet 1979.

— Denis LAROUSSE avec Mlle Dominique LALLOUE, le 28 juillet 1979.

— Véronique CHARPENTIER avec M. Bruno ACHARD, le 25 août 1979.

— Eliane GENOUD, avec M. Pierre SCHATZ, le 1er septembre 1979.

— Bruno ALIX avec Mlle Marie-Caroline LORET, le 22 septembre 1979.

— Régine BRETON avec M. Serge MICHELAS, le 6 octobre 1979.

— Michel GUERIN avec Mlle Véronique BONNET-EYMARD, le 20 octobre 1979.

— Le colonel (E.R.) BOULA de MAREUIL, ainsi que son épouse, ont été heureux de nous faire part du mariage, célébré le 1er septembre 1979, de leur fille Florence avec Bernard LECHAT, actuellement sous les drapeaux à l'Ecole Militaire. Bernard est fils du professeur Paul LECHAT (médecine et pharmacologie) et de Mme LECHAT.

ORDINATION

— Le colonel et Mme René PELLABEUF ont la joie de vous faire part de la profession solennelle, sous la règle de Saint Benoit, de leur fille Geneviève Saint Thomas d'Aquin, le 8 septembre 1979, en l'abbaye de l'I.C. d'OZON.

DÉCÈS

— Nous avons appris le décès de notre camarade Michel ARMAND, survenu le 20 juin 1979.

— Mme SAMUEL, veuve du colonel Gérard SAMUEL, est décédée le 15 mai 1979.

— Le colonel JENNY nous a fait part du décès de Mme BIZOT-ESPIARD, mère du commandant (E.R.) Jean BIZOT-ESPIARD.

— Nous avons appris le décès de notre camarade le capitaine Marcel LAFONT, survenu le 26 juin 1979.

— Notre camarade René FLAVIGNY est décédé en octobre 1979.

Aux familles cruellement éprouvées, la Koumia adresse ses condoléances émues.

PROMOTIONS ET DISTINCTIONS

— Notre camarade Yves SALKIN a été promu au grade de général de brigade le 1er août 1979.

Ayant terminé sa mission en Arabie saoudite, il a pris la direction de l'Ecole supérieure des ORSEM, le 1er septembre.

— Notre camarade Roger MENET a été nommé chevalier dans l'Ordre national du Mérite, par décret du Président de la République.

SUCCÈS UNIVERSITAIRES

— Le colonel Marcel MATHIEU nous a fait part des succès de son fils Frédéric, brillamment reçu à l'Ecole centrale et aux Mines, de Paris.

Nous sommes heureux d'adresser nos vives félicitations à nos camarades.

TRANSFERT DU SECRÉTARIAT

Le Secrétariat de la Koumia est transféré dans les locaux de l'association "LES PARENTS DES TUÉS" - 14, rue de Clichy - 75009 PARIS (Escalier à droite, sous la voûte, 1er étage - Tél. 874.52.93

Nouvelles des uns et des autres

A l'occasion de l'assemblée générale des 16 et 17 juin 1979 à Montsoreau, le colonel LUCASSEAU a remis la croix de chevalier de la Légion d'honneur au commandant BOUTIN, de Saumur, lors de la cérémonie militaire organisée par l'E.A.A.B.C. au camp de Fontevrault, pour la réunion de la Koumia, que présidait le général FEAUGAS.

Ancien légionnaire des compagnies montées en 1929, puis artilleur de montagne en 1932, le commandant BOUTIN a participé aux côtés des goums aux opérations du Tafilalet, du Moyen Atlas et du Sarhro.

Maréchal des logis des goums, il combat en 1933 au Koucer, dans l'Assif Melloul et à Ahansal où il est blessé, puis participe en 1934 aux opérations de l'Anti-Atlas et à l'occupation de Tindouf par le groupement du général TRINQUET.

C'est là que naît sa vocation saharienne. Le général TRINQUET l'appelle à Colomb-Béchard, car il est aussi spécialiste des Transmissions. Il se rengage comme deuxième classe en 1935, pour pouvoir servir à la compagnie saharienne du Touat. C'était la règle. C'est alors la grande aventure, le Sahara, le Soudan, la Mauritanie.

En 1940, de Bir Moghreim, il rejoint le front tunisien du grand Sud, puis les zones sahariennes.

En 1943, toujours avec la compagnie du Touat, il participe à la campagne de Tunisie, puis aux opérations de police du désert, longues et épuisantes.

En 1945, les goumiers des Confins connaissaient bien le lieutenant BOUTIN, chef des transmissions de la région d'Agadir. En 1956, le commandant BOUTIN prend sa retraite, après avoir servi, comme beaucoup de goumiers, aux Affaires algériennes.

N'est-ce pas là une belle « carrière » de blédard du grand Sud, avec ses contraintes et ses vicissitudes, au service d'une vocation ?

IN MÉMORIAM

Le Colonel Pierre BACUS

Le colonel Pierre BACUS, qui avait servi aux Affaires indigènes de 1954 à 1956, à Bou Izakarn, au cours des A.I. de Rabat et à l'annexe d'Argana, a été enterré le 25 septembre 1979 à Nans-les-Pins, dans le Var.

De nombreux amis, officiers et sous-officiers de la Légion, le président et plusieurs membres de la section de Marseille de la Koumia, des délégations du 1er Régiment étranger, de l'Amicale des anciens légionnaires de Marseille entouraient Mme BACUS et ses enfants, à qui nous présentons nos condoléances très sincères et émues.

Le Colonel Georges GUET

Nous avons appris le décès, le 23 mai 1979, du colonel Georges GUET, survenu dans sa soixante-dixième année, à Nice.

Le colonel GUET avait une connaissance extraordinaire du Maroc, de ses habitants, de leur langue et de leurs coutumes. Nul, mieux que lui, ne savait être, parmi les Marocains, comme l'un d'eux.

Originaire de l'Algérie, et après un long séjour aux Affaires indigènes du Maroc, il fit la campagne de Tunisie au 2e G.T.M. du colonel de LATOUR, et fut gravement blessé à la tête, au P.C. même du G.T.M., par une mine bondissante italienne.

Il était chef d'annexe A.I. de Missour, lors des événements des Marmoucha (en octobre 1955). Au moment de l'indépendance du Maroc, il rejoignit le général PARLANGE dans l'Aurès. Le général PARLANGE le tenait, avec raison, en très haute estime.

Le colonel GUET était commandeur de la Légion d'honneur, titulaire de la croix de guerre 39-45 et de la croix de la valeur militaire (7 citations).

La Koumia s'incine devant la douleur de Mme GUET et lui présente ses condoléances attristées.

Nous avons reçu une lettre de Mlle MARCHETTI, nièce du commandant, ancien président de la section Corse de la Koumia.

Le général TURNIER a évoqué pour nous la grande ombre de notre camarade.

Nous profitons de cette occasion pour demander à la section Corse, si cela lui est possible, de reprendre ses activités Koumia.

N. L. D.

Le Commandant MARCHETTI-LECCA

Tous ceux qui avaient eu le privilège d'approcher notre cher commandant MARCHETTI-LECCA avaient su apprécier sa personnalité, son rayonnement, son sens de l'humain. Nous l'aimions tous.

Je le revois, nous accueillant dans le Sud marocain, avec son aimable sourire. Sa tenue toujours impeccable, son habituel gilet rouge, son parfait équilibre faisaient notre joie. Nous n'avions pas d'ami plus sûr.

Ce vieux guerrier avait servi longtemps au 2e Spahis marocains et il portait la marque du grand BUTTERI, qui l'avait formé. Il avait participé à de nombreuses opérations et, en particulier, aux durs combats du Sarhro, à la tête d'une harka de partisans.

Il s'était fixé, lors de sa retraite, dans sa Corse natale, si chère à bien des goumiers, à Lumio, d'où il dirigeait avec compétence, activité et dévouement la section de l'île.

Il nous avait reçus, mon épouse et moi-même, dans son « bordj », en décembre 1967, bordj où nous avions revécu tant de souvenirs.

Sa sérénité nous avait frappés, son accueil affectueux et chaud n'avait point vieilli et son cœur était resté jeune.

Le temps a passé et le Seigneur a rappelé à lui ce chevalier sans peur et sans reproche.

Nous pensons souvent à celui qui fut pour nous un ami et un guide.

Général M. TURNIER.

Henri-Francis MAZOYER

M. Henri-Francis MAZOYER, ancien contrôleur civil, bien connu de tous les anciens de la Koumia, président du Centre des Hautes Etudes Administratives pour l'Asie et l'Afrique modernes, vient de disparaître brusquement.

Après avoir occupé plusieurs postes au Maroc, M. H.F. MAZOYER a été successivement directeur de l'Office du Maroc à Paris, directeur de l'information du général JUIN, directeur du cabinet du ministre de la Guerre.

Entré dans le corps diplomatique, il a été consul général à Léopoldville, ambassadeur au Togo, en Bulgarie et en Syrie.

Il a dirigé tous ces postes avec le brio et les facilités intellectuelles qui étaient bien connues chez lui, ainsi qu'avec l'expérience qu'il avait recueillie au Contrôle civil.

La Koumia présente ses respectueuses condoléances à Mme MAZOYER.

A la mémoire du Capitaine MOUREAU

A la suite de l'article paru dans le numéro 69 de novembre 1977 de notre bulletin pour commémorer le vingtième anniversaire de la mort du capitaine MOUREAU, j'ai reçu plusieurs lettres, fort émouvantes, dans lesquelles quelques camarades m'ont apporté leur témoignage sur ce qu'ils savaient de cette douloureuse affaire.

Il ne faut pas que ces témoignages se perdent.

Avec l'accord de notre Président, je me propose de les réunir en un seul fascicule, non destiné à être publié, qui sera confié en dépôt à la Koumia, et conservé dans notre musée de Montsoreau.

Je demande donc à tous ceux, officiers, sous-officiers, amis ou amies des Goums et des A.I., qui ont vécu de près ou de loin la tragédie où notre malheureux camarade ne trouva la mort libératrice qu'après un trop long calvaire, de m'envoyer leur témoignage en m'écrivant soit à mon adresse personnelle : 42, avenue de Plaine-Fleurie, 38240 Meylan, soit par le canal de la Koumia, à leur choix.

Je crois qu'il est de notre devoir de faire en sorte que sa mémoire ne tombe pas — trop vite — dans l'oubli : tant que notre musée de Montsoreau subsistera, il y aura, grâce à ces témoignages, une petite lumière, qui rappellera le martyre de cet officier des Affaires indigènes, notre camarade.

Jean SAULAY.

Le Colonel Michel SARRAZIN

Le colonel Michel SARRAZIN est mort le 28 avril 1979, à l'hôpital militaire de Dijon, et ses obsèques ont eu lieu le 2 mai, en présence de nombreux amis de la famille.

Familiarisé avec les problèmes de l'Islam par le capitaine Ayard qui, dans les années 1930-35, était considéré au Maroc comme le meilleur spécialiste, admis plus tard à l'Ecole de guerre, Sarrazin avait, en plus de beaux états de service (quatre citations au Maroc, une en 1939-40), un bagage intellectuel et une sûreté de jugement qui devaient lui valoir un brillant avenir militaire.

Né en juin 1900 Sarrazin était entré à Saint-Cyr en octobre 1919. A sa sortie de l'école, il était affecté au 66e régiment de Tirailleurs marocains, d'abord à l'armée du Rhin, puis au Maroc, à partir de 1923.

Il passa ensuite plusieurs années aux Affaires indigènes du Maroc, d'abord dans le Moyen Atlas, à Aïn Leuh, puis de 1934 à 1937, à Goulmima, où il était le patron politique et où il eut la tâche délicate d'intégrer, dans les populations soumises depuis un certain temps, celles qui avaient rejoint le camp de la paix, pendant l'été 1933.

Dans ses fonctions, Sarrazin était aimé de ses sous-ordres, en raison de sa simplicité, de sa bienveillance et de sa compétence.

En 1937-38, il faisait son temps de commandement au 23e Tirailleurs algériens, à Morhange, au milieu d'un groupe de capitaines, comme lui, rentrant du Maroc ou de Syrie. Peu après, il était admis à l'Ecole de guerre.

En juin 1940, prisonnier de guerre, il arriva à l'Oflag X B, à Nienbourg-sur-Weser, où il resta jusqu'à la libération du camp par les Britanniques en avril 1945.

Nous présentons nos sincères condoléances à Mme SARRAZIN et à sa famille.

Louis TROUSSARD

Terrassé par un mal implacable dont il connaissait la gravité, notre camarade Louis TROUSSARD nous a quittés le 9 juillet dernier après deux mois d'hospitalisation. Il avait lutté jusqu'au bout et vaillamment supporté la douleur physique et morale.

Originaire de Langres (Haute-Marne) où il était né le 25 février 1925, il s'engage le 15 août 1944, pour la durée de la guerre dans la cavalerie et cherche sa voie dans l'Armée — stage à l'Ecole nationale de tir, instructeur de ski, service préliminaire — jusqu'au jour, le 17 septembre 1948, où il s'engage pour deux ans dans les Goums marocains. Il y reste de 1948 à 1953, époque pendant laquelle il participe brillamment à la campagne d'Indochine avec le 17e Tabor.

Il passe par la suite trois ans à la Garde chérifienne et, après un séjour dans les goums de Tunisie, il rejoint l'A.B.C. pour participer aux opérations en Algérie.

Il termine sa carrière à l'état major de la 11e division parachutiste de Pau et se retire enfin à Mérignac.

Titulaire de la médaille militaire, de la croix de guerre des T.O.E., il est aussi chevalier du Ouissam alaouite et, depuis décembre 1970, chevalier de l'ordre national du Mérite.

Mme TROUSSARD me faisait récemment savoir que la tradition militaire ne se perdait pas dans sa famille : sa fille a épousé un militaire et ses deux fils sont officiers de réserve — l'un deux sert en situation d'activité.

A tous, et à Mme TROUSSARD particulièrement, les membres de la Koumia présentent leurs condoléances les plus attristées.

Colonel JENNY.

Bibliographie

Nous avons appris la mort récente de M. l'ambassadeur Jacques DUMARÇAY, beau-père de notre ami, le colonel Bertrand de SEZE. M. DUMARÇAY avait servi au Maroc pendant une dizaine d'années (1932-1942), d'abord aux Affaires chérifiennes, puis à notre consulat de Larache.

Ambassadeur de France en Jordanie, en Libye, au Soudan et en Irak, après avoir occupé divers postes en Arabie Saoudite, au Liban et en Syrie, il était l'un des meilleurs spécialistes français du monde arabe et islamique. Il l'était non seulement dans le domaine de l'histoire politique, où son expérience de diplomate lui avait permis d'acquérir une maîtrise exceptionnelle, mais aussi dans celui des langues arabe, turque et persane ou des civilisations orientales. Il avait collaboré, à l'institut d'études politiques, pour les disciplines orientalistes, à la préparation des concours des Affaires étrangères.

Il est l'auteur de la préface (voir plus bas) du livre de Ghislain MAUSSION DE FAVIERES intitulé « Damas, Bagdad, capitales et terres des Califes », éditions Dar el Machreq, Beyrouth, 1971.

Normalien, agrégé, MAUSSION DE FAVIERES a enseigné à Fès (58-60), puis à Damas (60-63). Il fut ensuite, de 63 à 70, conseiller culturel de l'ambassade de France à Bagdad.

Capitales et Terres des Califes

Damas des Omméyades, Bagdad l'Abbasside : si nombreux sont les souvenirs évoqués pour moi par le nom de ces deux capitales, que ce n'est pas sans émotion que je présente cet ouvrage consacré à leurs destinées. Prestiges de l'histoire, certes, qui s'imposent à bon droit à l'imagination de l'orientaliste ; mais non moins, je l'avoue, mémoire d'une carrière poursuivie plus de quarante ans en terre d'Islam, inaugurée précisément sur les pentes du mont Qassioun et achevée sur les bords du Tigre, au milieu des palmeraies de la Cité des Saints. Laisserons-nous leur nostalgie nous rappeler ici l'invocation désespérée que lançait le vieux poète du désert en prélude à une *qacida* fameuse :

> « Pour vous, gîtes d'étapes, nos cœurs ont gardé des gîtes,
> pour vous qui restez vides, eux restent pleins de vous... »

Les traditions des nomades ont tant marqué ces terres qu'on verrait volontiers, en ces séjours successifs, les haltes prolongées d'un voyage de toute une existence, comme en vivaient les pèlerins perpétuels des caravanes évoquées par Gobineau. Et que de fois ces étapes ont été l'occasion de rencontres restées mémorables, ont tissé des liens qui ne se sont pas rompus !

Car ce n'est pas à l'Apôtre seul, mais à bien d'autres âmes, quel que fût l'idéal dont elles étaient en quête, que l'Orient a ouvert le chemin d'une Damas spirituelle, tracé le carrefour où se décide une destinée : comme il en fut de

mon ami Louis Massignon à Bagdad, hôte du cheikh Choukri al-Alousi au vieux quartier de Haïdar-Khâné, le cœur et le corps comme consumés pour avoir, après le suave et terrible message sacrificiel d'al-Hallaj, accueilli la bouleversante rencontre de l' « Etranger »...

Et comment oublier le réconfort de l'action commune, si profondément éprouvé lorsqu'il me fut donné de connaître cette belle équipe franco-syrienne de notre Institut de Damas, qui rassemblait géographes, linguistes, dessinateurs, architectes et arabisants dans le décor prestigieux et raffiné du palais Azem ? Comment ne pas saluer ici la mémoire d'un Français qui consacra tant de lui-même à Damas : le docteur Joseph Charles, médecin-chef de l'hôpital Saint-Louis, décédé en pleine action après trente ans de labeur infatigable et d'oubli de soi ?

Il arrivait souvent que la caravane rencontrât en cours de route la tombe d'un devancier dont le voyage s'était achevé là, et qui, en léguant son nom à l'étape, assumait cette ultime mission de guide pour toujours : n'est-ce pas ce que nous ressentions lorsqu'André Parrot rappelait devant nous, en prenant la parole pour l'inauguration du musée de Bagdad, que c'était à nos compatriotes, aux consuls Botta, Place et de Sarzec, qu'il avait appartenu en Mésopotamie de ramener à la lumière les trésors oubliés d'Assur et de Sumer, de ressusciter la geste et presque la personne de leurs rois et de leurs héros, comme il revint à Schliemann de rendre la vie aux Achéens et à Troie...

Entre ces deux villes qui peuvent à tant d'égards rivaliser de gloire, et dont les noms semblent s'appeler l'un l'autre, j'aurais quelque peine à dire si, dans mon souvenir, ce sont les affinités qui l'emportent ou les oppositions.

Sans nul doute, au delà même de cette note dominante que le paysage urbain de Damas doit à ses monuments d'époque mamelouke et celui de Bagdad à ses mosquées de l'ère ottomane, des caractères plus profonds et plus essentiels différencient les deux cités. Dominée par le Qassioun et à demi montagnarde pour plusieurs de ses quartiers aux ruelles rocailleuses et escarpées, la capitale omméyade oppose ses édifices de belle pierre rose, noire ou dorée taillée avec art, ses canaux bordés de peupliers et de saules, la richesse de ses célèbres vergers, à l'étalement et à la minéralité d'une Bagdad toute bâtie de brique et de fer forgé, à ses places poudreuses, à l'immensité morne qui succède si vite à ses dernières maisons et aux dernières franges de sa palmeraie. Et si les eaux du Barada, captées depuis les temps araméens, ruissellent de toute part dans les jardins de Damas, son modeste cours ne saurait évidemment apporter à la ville un spectacle tel que le reflet nocturne des lumières de Bagdad dans un miroir d'eau vaste comme un lac, ni une animation comme celle de ces longues promenades des crépuscules d'été, lorsqu'un peu de fraîcheur monte enfin des berges du Tigre et que les groupes de jeunes gens, moustaches fines et chemises éclatantes de blancheur, vont et viennent en croisant, comme en une sorte de ballet, la troupe des jeunes filles, — ces « gazelles » aux yeux noirs et à la démarche souplement balancée, sur l'évocation desquelles va tout à l'heure se clore ce recueil...

Opposition aussi, ou pour le moins différence de degré, entre un certain « classicisme » dont se départit rarement le comportement des Damascènes, et cette tension, cette propension à une violence pathétique, tant de fois attestée dans la vie historique ou intime de Bagdad. Et j'entends bien quelles nuances il convient d'apporter à la comparaison séduisante, et à tant d'égards si fondée, entre une culture omméyade héritière des traditions byzantines ou plus largement méditerranéennes, et une civilisation abbasside où s'exprimeraient pour l'essentiel l'inspiration et le génie de l'Orient persan. Mais comment n'être pas frappé du contraste entre les formulations que se donnent depuis des siècles, à Damas et Bagdad, des revendications de liberté proférées avec autant d'ardeur et d'élan ? « C'est l'ascendant astrologique de Damas », écrivait avec gravité, voici un millénaire, le savant irakien Ibn Hauqal, « qui y convertit la docilité en révolte, par une influence néfaste du signe du Lion lors de son exaltation et de sa dignité... » Qu'on tienne ou non cette explication pour convaincante, on relèvera en tout cas le caractère pour ainsi dire « contestataire » d'une

opposition damascène qui se plaît traditionnellement à fonder son attitude critique sur des arguments intellectuels et doctrinaux, alors qu'une très ancienne tendance bagdadienne associe plutôt liberté et justice à un idéal d'essence religieuse, à une volonté de dépouillement et de purification.

Que d'affinités en revanche dans ces chapîtres vécus en commun de leur histoire, contribution d'art, de science et de gloire, et aussi de larmes et de sang. Je songe à ces terribles mois de 1401 où le conquérant mongol règle tour à tour le sort des deux capitales, et dont une évocation saisissante est donnée dans les pages qui suivent par un contemporain, une victime, Ibn Arabshah. Je n'ignore pas que l'auteur damascène n'a pas très bonne presse auprès des historiens, qui lui reprochent (à juste titre, est-il besoin de le dire) de manquer de sérénité en jugeant Tamerlan. Mais dans ce lamento d'un exilé pleurant sur sa patrie doublement perdue, est-ce l'impartialité d'un historien que nous pourrions chercher ?

Similitude aussi, jusqu'à un certain point (la Syrie, boulevard de l'Empire ottoman vers l'Egypte, n'affrontait pas les dangers courus par Bagdad face aux redoutables Persans), dans ces quatre siècles vécus sous la souveraineté du sultan-calife d'Istanbul : gouvernement qui, même au plus haut de son prestige et dans les mieux fondées de ses décisions, ne pouvait manquer de heurter la susceptibilité propre à chacune des deux villes, d'altérer leur caractère, d'aliéner leur personnalité. Le ton était donné pour longtemps par la proclamation du premier gouverneur laissé à Damas par le sultan Sélim victorieux :

> « Il fit proclamer l'aman et la fin de l'état de siège ; il interdisait aux gens de Damas de sortir armés et de parler de ce qui ne les concernait pas... » (1)

Similitude encore dans le dynamisme et l'efficacité d'une modernisation qui me rendit Bagdad méconnaissable lors de mon retour. Mais, faut-il le dire ? certaines transformations, pour justifiées qu'elles soient au nom de l'intérêt commun, ne laissent pas d'éveiller quelque nostalgie, et l'on se prend parfois à sympathiser avec l'amertume d'Almawi, le pieux chroniqueur de la *Description de Damas,* devant la disparition de tel monument ancien :

> « Il ne reste de ce sanctuaire aucune trace, aucun vestige, si ce n'est cette information, et son lieu est tombé dans l'oubli, par suite des efforts audacieux pour détruire les maisons que Dieu avait permis d'édifier afin qu'on y célébrât Son Nom. Sont venus les descendants qui, voyant ce qu'avaient fait leurs devanciers, ont agi de même. Que dis-je ? les derniers ont commencé par où avaient fini leurs prédécesseurs ! Il n'y a de force et de puissance qu'en Dieu... »

Mais là aussi où leurs fidélités sont les plus constantes, subsistent entre Damas et Bagdad de profondes affinités. Ainsi pour ce *maqam* qu'illustre encore Muhammad al-Koubbanchi, pour les longues nuits consacrées à cette musique d'Orient (santour, joza, oud, tambourin et nakkara) dont les connaisseurs savourent jusqu'à l'extase la pureté mélodique, tandis que les inflexions pathétiques du chant (le fameux « quart de ton » des voix les plus exercées) continuent de briser les cœurs comme au temps des *qaynas* de la Cour abbasside : ces esclaves chanteuses « tout entières séduction, musique et beauté » selon le poète Ibn al-Roumi, dans le charme desquelles on aimait à retrouver « la coquetterie des filles de Médine, la délicatesse de celles de la Mecque, et le raffinement des Bagdadiennes... » Je pense encore à ces récitals de poésie comme il m'était donné d'en suivre voici peu, où des centaines d'auditeurs, debout et criant leur enthousiasme, interrompent de leurs acclamations le récitant pour entendre à nouveau un poème, une strophe, ou même un beau vers isolé... Et enfin à cette intense sensibilité visuelle, qui non seulement sert de support à la surprenante mémoire orientale, mais surtout valorise tout spectacle en donnant une telle acuité au regard qui le saisit : comme en

---

(1) Les gouverneurs de Damas, traduction de H. Laoust, p. 145.

témoignent les attitudes surprises par le crayon de Khaled Moaz à Damas, les dessins au roseau qu'inspirent à Khaled al-Jader les scènes et les rues du vieux Bagdad, et aussi, lorsque s'intériorise ce regard, les personnages à la fois réels et oniriques qui hantent les campagnes évoquées par Ismaïl al-Cheikhli, ou les couleurs de Faïk Hassan avec l'alternance de leur intensité fiévreuse et de leur lyrisme apaisé.

Qu'avant de laisser la parole aux monuments du passé, à leur histoire que mon collaborateur, épris comme moi de Damas et de Bagdad, s'est attaché avec bonheur à faire revivre ici, cette occasion me soit donnée de formuler quelques vœux.

Que tant d'amis syriens et irakiens rencontrés au gré des étapes « entre le Golfe et l'Atlantique », que leur rôle passé ou présent d'interlocuteurs officiels ne me permet pas de citer nommément, veuillent bien y trouver le témoignage de mon fidèle souvenir.

Que mes collègues, que tous mes collaborateurs et tous ceux qui, dans quelque domaine que ce fût, m'ont assisté en prenant leur part de la mission commune, que ceux qui aujourd'hui encore poursuivent aux « Echelles du Levant » notre haute tâche de rapprochement, sachent combien ma pensée allait vers eux tandis que je traçais ces lignes. Qu'ils soient assurés de l'affectueux encouragement que je leur dédie.

Et qu'enfin, parmi ceux qui feuilletteront ce livre, nombreux soient ceux dont il stimulera l'intérêt pour Damas et pour Bagdad trop souvent méconnues, — voire même (me croira-t-on ?) inconnues au delà de toute vraisemblance. Une longue expérience m'a fait admettre qu'à la question rendue proverbiale par le *Jacassin* : « Est-ce en Syrie ou au Liban ? » on pourrait trop justement ajouter cette autre : « Est-ce en Iran ou en Irak ? »... Je souhaiterais donc que les pages qui vont suivre, rédigées et illustrées avec compétence et attachement, puissent être pour les uns invitation au voyage ou du moins à l'étude, pour les autres mémoire retrouvée de leur rencontre avec ces prestigieuses cités. Peut-être trouverai-je mon excuse dans ma fréquentation de Jalal al-Din al-Roumi si, contre l'avis fort autorisé de Gabriel Germain (1), je me plais encore après tant d'années à retrouver dans l'Orient géographique, l' « Orient charnel », le support et l'accès de cet « Orient de l'âme », étudié de façon magnifique par Henry Corbin... Et ce m'est une raison de plus pour espérer que le présent ouvrage apporte sa contribution à ce don de sympathie, à cet échange de compréhension à défaut desquels, sous le ciel le plus clair et le plus profond, la paix resterait hors d'atteinte pour les hommes de bonne volonté.

Noël 1970

JACQUES DUMARÇAY,
Ancien ambassadeur de France.

---

(1) Je songe ici à son très beau compte rendu : Henry Corbin et la Gnose iranienne, publié par les Cahiers du Sud en 1963 (n° 371, pages 108 à 118).

IL Y A VINGT-CINQ ANS : DIEN BIEN PHU...

Vingt cinq ans après la chute du camp retranché qui marqua la fin de la guerre française d'Indochine, plusieurs livres consacrés à l'histoire de cette guerre perdue, ou à celle de la bataille elle-même, ont été présentés au public.

Voici une analyse des trois principaux d'entre eux, susceptibles d'intéresser ceux qui participèrent à la campagne d'Extrême-Orient dans les rangs des goums marocains :

— Le Temps des Vérités, par le général Navarre.

— Histoire de la guerre d'Indochine, par le général Gras.

— Les 170 jours de Dien Bien Phu, par Erwan Bergot.

A quoi il convient d'ajouter : « Guerre secrète en Indochine » par le général Henri Jacquin, qui servit pendant quinze ans à la Légion étrangère au Tonkin, avant d'être nommé chef du deuxième bureau à Hanoï en 1951. Observateur particulièrement averti des dessous de cette guerre étrange qui se poursuit de nos jours, il conclut ainsi le chapître de son livre dans lequel il évoque le drame de la R.C. 4, où tant des nôtres trouvèrent la mort : « Prétendre que le commandement français ignorait les intentions et les possibilités de l'adversaire, c'est altérer la vérité. Rien n'excuse ses fautes. Les opérations ont pris le virage attendu : on est passé de la guerilla à la guerre. »

Jean SAULAY.

Henri NAVARRE :

LE TEMPS DES VÉRITÉS
Paris - 1979 - Plon - 460 pages

Le nom du général Navarre est indissolublement lié à celui de Dien Bien Phu. Un quart de siècle après la chute du camp retranché, estimant que le « Temps des vérités » était enfin arrivé, l'ancien commandant en chef du Corps expéditionnaire français en Extrême-Orient rend publics ses mémoires, initialement réservés à ses proches.

Plaidoyer pro domo ? Oui certes ; comment pourrait-il en être autrement de la part du chef militaire qui a assumé la responsabilité d'un événement d'une telle importance ? Mais le général Navarre a choisi de présenter l'histoire de son commandement en Indochine dans le cadre général de sa carrière militaire, fort bien menée jusqu'en 1953. Son livre est donc articulé en deux parties d'égale importance : celle qui couvre les vingt années de 1933 à 1953, et celle qui résume les deux années cruciales 1953 et 1954.

Dans la première, le lecteur trouvera une galerie de portraits, ceux des grands chefs militaires de l'époque : Catroux et Giraud au Maroc, Weygand à Alger, Juin et de Lattre... et ceux de certains de ses camarades qui servaient alors aux A.I. : Chardon, Boyé, Spillmann..., ou à l'état-major à Marrakech : Duché, Sevez, Kœnig... Sous sa plume parfois acérée, les anecdotes et les appréciations se succèdent, qui donnent au récit sa couleur et sa vie. La description sommaire qu'il présente des combats du Sarhro, cependant, mériterait peut-être une légère mise au point, car je n'ai pas gardé le souvenir qu'on nous

ait jamais dépeint comme une cuvette le massif où nous allions affronter les guerriers Aït Atta. L'eût-on fait, que nos camarades de l'escadrille du 37e régiment d'aviation, basée à Tinjdad, nous eussent éloquemment renseignés, photos à l'appui, sur la nature exacte du terrain où tant des nôtres devaient perdre la vie. Le général Giraud, je peux en témoigner, était parfaitement renseigné sur ce point. N'avait-il pas, lui-même, survolé le futur champ de bataille du Ziz jusqu'au Draa ?

Mais c'est évidemment la seconde partie du livre, entièrement consacrée à l'Indochine, qui retiendra surtout l'attention. L'auteur, en effet, place d'emblée le problème de la conduite de la guerre dans son contexte politique naturel et constate que le gouvernement français n'avait aucune politique à long terme sur les buts qu'il entendait donner à cette guerre. On ne savait pas pourquoi on se battait et le divorce entre le « politique » et le « militaire » était total.

Le général Navarre fut donc amené, dès sa prise de commandement, à définir une stratégie, le fameux « plan Navarre », sans connaître l'objectif qu'il appartenait au gouvernement de lui fixer.

La défense du Laos, l'incapacité de nos troupes à mener dans la jungle la même guerre de mouvement que l'adversaire, le choix du site de Dien Bien Phu... il expose dans le détail tous les éléments de sa décision, écartant le terme de « cuvette », mais reconnaissant plus loin que « le cercle d'investissement était sans faille ».

Je l'avoue, j'ai lu cette seconde partie du livre avec un sentiment de malaise. L'exposé méticuleux des raisons de toutes sortes qui expliquent, après coup, le désastre, donne nécessairement à penser que si, « commander, c'est prévoir », l'état-major, puis le Chef, ne pesèrent pas toutes les éventualités, à commencer par les plus redoutables : celles qui se réalisèrent.

Personne n'avait imaginé qu'à la décision du général Navarre de conserver à tout prix la base de Dien Bien Phu, considérée comme un bastion imprenable sur lequel le corps de bataille vietminh viendrait se briser dans une attaque souhaitée, correspondrait la volonté symétrique du général Giap d'anéantir à tout prix la garnison du camp retranché, exposé de tous les côtés à ses vues, alors que la jungle le dissimulait aux nôtres. « Navarre, écrit Giap dans son livre « Dien Bien Phu », édité à Hanoï en 1964, Navarre a choisi cette base pour engager une bataille décisive contre nos forces régulières. Nous la choisirons également pour obtenir une décision stratégique ».

Personne n'avait imaginé que la base pouvait être progressivement étouffée par la chute de ses défenses extérieures, et que le terrain d'aviation, seul lien avec l'extérieur, pouvait être mis rapidement hors d'usage par des artilleurs vietminhs inexpérimentés, mais tirant des quatre points cardinaux sur nos positions par pointage direct, site négatif.

Je me garderai de critiquer davantage, encore moins de juger. Mais je peux porter témoignage. Lorsque fut prise en 1952 la décision, aberrante, s'agissant d'une troupe aussi légère que nos goums, d'implanter et d'enterrer le 17e tabor, le mien, dans la cuvette étroite de Tsinh Ho, au nord de Laï Chau, et le 11e, alors commandé par Arbola, dans les mêmes conditions, à Phong Tho, le colonel Coste, commandant la Zone autonome du Nord-Ouest, la ZANO, réunit, au cours d'une inspection, les officiers du 17e tabor sur le toit de l'un des abris de la position principale, à Tsinh Ho, et nous dit à peu près ceci : « Vous ne devez pas surestimer la puissance des troupes du Vietminh. Elles sont recrutées dans le delta. Or les gens du delta ne sont pas à leur aise en Haute Région, où le climat leur est défavorable et où les habitants leur sont hostiles. Elles ne constituent encore que des « bandes » (sic) mal organisées, dotées uniquement d'armes individuelles et opérant loin de leurs bases. Votre mission est d'établir un plan de feux dense, continu et rasant, battant rigoureusement vos réseaux de fil de fer barbelé et vos champs de mines, sur lesquels elles viendront se briser »...

Le jugement de l'état-major, à Hanoï comme à Saïgon, sur la valeur des divisions V.M. en 1953 était-il bien différent de celui du colonel Coste en 1952 ?

Jean SAULAY.

Général Yves GRAS :

HISTOIRE DE LA GUERRE D'INDOCHINE
Paris - 1979 - Plon - 600 pages

Auteur en 1971 d'une thèse sur « Deux revers du Corps expéditionnaire français en Indochine », organisateur en 1978 de l'opération aéroportée sur Kolwezi, le général Yves Gras nous offre aujourd'hui une « Histoire de la guerre d'Indochine » qu'il situe — et certains le regretteront — dans le cadre de « l'aventure coloniale » de notre pays.

Très minutieuse, précise et détaillée, cette étude a le mérite de présenter les deux adversaires, le CEFEO et l'ANP, dans le contexte politique français et international de l'époque.

Dans un chapître d'ouverture de quelque 25 pages, l'auteur rappelle brièvement les conditions dans lesquelles naquit ce qu'on appellera plus tard le « Vietminh », mais néglige d'évoquer le passage difficile de l'amiral Decoux « à la barre de l'Indochine » de 1941 à 1945, alors que les armées japonaises victorieuses déferlaient sur toute l'Asie du sud-est et que le président Roosevelt commençait à mener, en Asie comme ailleurs, la politique anticolonialiste ambiguë que l'on sait.

Pratiquement, le livre ne commence qu'avec la nomination, par le général de Gaulle, de l'amiral Thierry d'Argenlieu au poste de Haut Commissaire de France en Indochine, le 17 août 1945, et celle du général Leclerc au commandement en chef du Corps expéditionnaire initialement destiné à poursuivre la lutte contre la Japon aux côtés des Alliés.

La guerre larvée, la guerre coloniale, l'affrontement final, constituent les trois volets de cette étude solidement charpentée et très documentée, dans laquelle l'auteur analyse dans le détail l'enchaînement des événements politiques et militaires, et les répercussions des uns sur les autres. Face aux hésitations, aux incertitudes, aux tergiversations des gouvernements successifs de la France, il souligne d'une plume vigoureuse la résolution, l'opiniâtreté et l'unité de vues des deux chefs vietnamiens, Ho Chi Minh, le politique, Vo Nguyen Giap, le militaire, qui surent forger avec patience un corps de bataille redoutable, plongeant ses racines dans le peuple, qui devait finalement arracher la victoire.

J'ai lu ce gros volume de 600 pages, où l'historien parfois laisse percer le professeur de tactique et de stratégie, avec l'œil critique d'un ancien des AI et des goums. C'est dire que j'ai recherché surtout les épisodes de cette guerre perdue où nos chefs et nos camarades ont été engagés.

C'est donc avec un intérêt particulier que j'ai lu les pages consacrées au général de Latour, qui commanda les TFIS en 1948-49, les FTNV en 1950, après l'évacuation dramatique de Cao Bang, jusqu'à l'arrivée du général de Lattre. Au portrait que nous en fait le général Gras, je préfère celui du général Méric dans le journal de marche du 2e GTM.

J'ai apprécié l'évocation des combats furieux menés par le colonel Edon à la tête de son GMNA devant Vinh Yen en 1951, inaugurant ainsi de façon éclatante l' « année de Lattre ».

Avec le même intérêt soutenu, j'ai lu le récit de l'opération « Sauterelles », qui permit au général Leblanc d'anéantir ou presque, au prix de pertes minimes, le TD 101 dans la « rue sans joie », en 1952.

Mais c'est évidemment l'exposé des combats de la R.C. 4 qui a retenu mon attention. Le général Gras s'y montre particulièrement à l'aise, incisif aussi. Il porte sur les protagonistes du drame des jugements définitifs et sans nuances, qui paraissent être, avec une certaine causticité, sa marque personnelle.

Ce qu'il écrit sur le colonel Lepage mérite qu'on relève dans ce bulletin l'outrance, la partialité, et finalement l'erreur de son jugement. « A cet artilleur, dit-il, que sa carrière aux A.I. du Maroc avait éloigné de la troupe et qui n'avait exercé encore aucun commandement opérationnel en Indochine, on demandait subitement de mener au combat un groupement d'infanterie dans des circonstances très difficiles... En le désignant, le commandement ne pouvait faire un choix plus aberrant »...

Si bien documenté qu'il ait été, le général Gras paraît cependant avoir négligé une source de renseignements intéressante : le Journal officiel, le « J.O. ». Il y aurait appris que « cet artilleur » avait brillamment conquis sur le terrain son brevet de fantassin au cours des opérations « Parpaing » et « Lumière », qui se déroulèrent sous son commandement d'avril à juin 1950, autour de Dong Khé notamment, fin mai. (J.O. du 12-10-1950). Il connaissait donc le terrain pour y avoir déjà combattu et défait l'adversaire. Et le général Gras, sur ce point précis, se découvre mal informé.

Faut-il rappeler aussi que la citation à l'ordre de l'Armée qui accompagna en 1955 la promotion du colonel Lepage, au grande de commandeur de la Légion d'honneur, à titre exceptionnel, précise que : ...« chargé d'ouvrir la route à la colonne d'évacuation de Cao Bang, (il) subit du 2 au 8 octobre 1950 le choc de trente bataillons rebelles. Se sacrifiant à sa mission, se maintînt coûte que coûte sur sa position pour permettre l'arrivée de la colonne de Cao Bang. Encerclé par des forces considérables, se défendant jusqu'à la limite de ses moyens, a succombé après un combat continu de sept jours et sept nuits »... (J.O. du 22-1-51).

Ce qui paraît aberrant, ce qui est incroyable, dans cette tragédie, n'est-ce pas la légèreté avec laquelle le commandement aventura sur un tel terrain, dans cette jungle épaisse où trente bataillons attendaient leur proie, un groupement de quatre bataillons, dont deux tabors marocains ? Si l'on en croit les affirmations du général Henri Jacquin dans son livre « Guerre secrète en Indochine » (1), l'état-major était exactement renseigné sur la montée en puissance des divisions vietminh, armées et entraînées en Chine, qui n'attendaient que cette occasion pour passer, dans un coup de tonnerre, de la guerilla à la guerre.

Dien Bien Phu... Qu'en dire encore ? Sinon que la lecture, dans la foulée, du « Temps des vérités » et de l' « Histoire de la guerre d'Indochine » met en évidence des différences d'appréciation, voire des contradictions, sur lesquelles il serait aussi vain que futile de vouloir épiloguer.

Jean SAULAY.

Erwan BERGOT :

LES 170 JOURS DE DIEN BIEN PHU

Paris 1979 - Les Presses de la Cité - 320 pages

Il ne s'agit ici ni de stratégie ni de controverses sur la conduite de la guerre en Indochine, encore moins de politique, mais seulement d'un hommage rendu aux combattants de Dien Bien Phu par l'un des leurs, le lieutenant Bergot, chef de la section de mortiers du 1er B.E.P.

---

(1) Henri JACQUIN - GUERRE SECRETE EN INDOCHINE - Paris - 1979 - Olivier Orban - 250 pages.

Auteur de nombreux ouvrages sur les événements militaires qui marquèrent la vie des hommes de notre génération, Erwan Bergot trouve ici l'inspiration d'un Roland Dorgelès dans ses « Croix de Bois », pour saluer le courage de ces soldats héroïques.

Dès les premières pages du livre, j'ai été amené à associer au leur le souvenir des morts du 17e tabor, du 2/2e R.T.A. et des autres unités qui combattirent en pays thaï, le 11e, le 5e et le 2e tabors. L'auteur, en effet, rappelle qu'au moment de l'opération « Castor », le 20 novembre 1953, le régiment 148, de Lao Kay, notre vieil adversaire, occupait la cuvette, le bataillon 910 tenant le village de Dien Bien Phu. Ce bataillon, précise Erwan Bergot, était composé « de robustes montagnards du nord, spécialistes de la guerre de jungle ».

Le 14e goum du capitaine Egloff à Yang Ma en 1951, le 18e goum du capitaine Pertin à Binh Lu, le 22e goum du capitaine Iacconi à Ban Pa Ma en 1952, eurent l'occasion de mesurer l'un après l'autre, isolément et dans des combats de nuit, la valeur et l'expérience de ces spécialistes.

En 44 récits de quelques pages seulement — ce qui donne à l'ouvrage une intensité de vie particulière — Bergot nous fait revivre les combats acharnés menés par les défenseurs de chacun des points d'appui contre la ruée des divisions viets, lançant et renouvelant sans cesse leurs assauts en rangs serrés, les suivants marchant sur les cadavres des précédents, jusqu'à submerger l'objectif, sous la protection efficace de l'artillerie de la division lourde, la 351.

L'attaque du camp retranché débuta de façon dramatique, prélude annonciateur de l'orage, par la chute, au cours d'un seul combat de nuit, du point d'appui « Béatrice », tenu par les légionnaires de la 13e DBLE, troupe d'élite s'il en fut. D'entrée de jeu, la principale des défenses extérieures de la base aéroterrestre la plus puissante jamais conçue en Indochine, tombait aux mains de l'ennemi, découvrant le terrain d'aviation.

Mais à quoi bon retracer ici les péripéties de cette bataille gigantesque par son intensité, qui eût pu inspirer un Victor Hugo du 20e siècle... « Comme une onde qui bout... ».

Pour souligner l'héroïsme de ces hommes, je rappellerai seulement que, au cours des combats pour les « Eliane », les paras du 2/1er RCP et ceux du 2e BEP, deux petites compagnies, partirent à l'attaque en chantant l'une de leurs chansons de marche, imités bientôt par les paras vietnamiens du 5e « BAWUAN », qui, eux, entonnèrent le seul hymne... révolutionnaire qu'on leur eût jamais appris, la Marseillaise !

Et, suivant les grands légionnaires blonds, les petits paras bruns entrèrent en chantant dans la fournaise..., comme en 1951 l'avaient déjà fait les goumiers du 1er Tabor de Feaugas, forçant l'étau viet en scandant la « Chehada »...

J'ajouterai encore ceci : dans ces combats furieux où la mort se déchaîne, l'homme se trouve plongé dans un état second, que n'habite pas la haine. Il se bat, simplement, agissant par réflexes, après avoir dominé sa peur. Car la peur est dans l'homme. Erwan Bergot la décrit en quelques lignes remarquables, toujours à propos des combats pour les « Eliane », alors qu'il subissait le matraquage intensif de l'artillerie viet : ... « Si l'on veut conserver sa raison, si l'on veut être un homme, il n'y a d'autre issue que de devenir un guerrier. Il faut arracher sa carcasse à la terre, en la hissant, verticalement, à grands coups d'une volonté qui se refuse à entendre la sollicitation d'un corps qui se dérobe »...

Et tous ces hommes furent des guerriers.

Jean SAULAY.

Georges GAUTIER (1) :

9 MARS 1945 - HANOI AU SOLEIL DE SANG
LA FIN DE L'INDOCHINE FRANÇAISE
Paris - 1978 - S.P.L. - 367 pages

Le personnage central de ce livre, écrit de la même encre que les souvenirs de Robert Gandin sur « Darlan, Weygand, Cunningham », est l'amiral Decoux, dont la politique lucide « à la barre de l'Indochine », après le départ du général Catroux, nous est présentée par Georges Gautier, qui fut directeur de son cabinet avant de devenir secrétaire général de la Fédération indochinoise.

Comme l'amiral Darlan, face aux Allemands, « laissait porter » et rusait pour maintenir sous contrôle français l'irremplaçable « quai de débarquement » qu'était l'Afrique du nord pour la libération de l'Europe, l'amiral Decoux, face aux Japonais, appliquait la même tactique pour maintenir « l'Indochine sous l'allégeance à la Métropole, quel que soit le gouvernement qui sera appelé à diriger celle-ci » (20 août 1944).

S'inspirant de la politique de Lyautey au Maroc, il avait donné sa caution à une formule de protectorat large et évolutive, qui rencontrait partout un accueil favorable. Mais, dans le même temps, soutenue par « l'incroyable naïveté des Américains », se constituait en Chine une « Ligue pour l'indépendance de l'Annam », ou « Viet Nam Doc Lap Minh Hoï », le « Viet Minh », dont le chef, Nguyen Aï Quoc, entrera dans l'Histoire sous le nom de Ho Chi Minh. Dans le même temps aussi, les armées japonaises « libéraient les peuples opprimés des tutelles britannique et hollandaise », dans une série éblouissante de victoires aux portes mêmes de l'Indochine. Dans le même temps toujours, l'organisation de la Résistance, faite à l'insu de l'amiral, paraissait donner deux chefs, l'un apparent, l'autre clandestin, à la Fédération, alors qu'il aurait fallu tendre tous ses ressorts pour la mettre à même de jouer, dans la dernière partie du conflit, un rôle conforme à ses intérêts propres comme à ceux de la France.

Dans cette atmosphère de confusion, les troupes japonaises stationnées sur le sol de l'Indochine, avec l'accord du général Catroux depuis le 20 juin 1940, vont se montrer de plus en plus nerveuses, hostiles et agressives, au fur et à mesure que l'évolution de la situation militaire dans le Pacifique laissera prévoir l'effondrement de l'empire du Soleil Levant. Et, le 9 mars 1945, ce sera l'intervention militaire brutale, qui mettra fin, en trois jours, à la souveraineté française sur l'Indochine, maintenue jusque là par l'amiral avec tant d'opiniâtreté.

Pour expliquer cette modification radicale de l'attitude japonaise, Georges Gautier affirme que les Nippons, au courant des mesures imprudentes prises en Indochine par les « services d'action », ont pu craindre de voir les Américains renouveler dans la pénisule, avec des complicités françaises, l'exploit de leur débarquement de 1942 en Afrique du nord.

Ce que fut ce coup de force, ce que fut la résistance de nos troupes, nous attendons encore que l'un des officiers qui ont vécu l'événement sans y trouver la mort nous en fasse le récit. Administrateur et homme politique, Georges Gautier s'attache surtout à en décrire les conséquences sur le destin de l'Indochine. S'appuyant sur les « Foreign relations of the United States », il constate avec amertume que la politique du président Roosevelt à l'égard de l'Indochine

---

(1) Il ne s'agit pas de notre ami, le colonel Georges Gautier, secrétaire général adjoint de la Koumia (N.d.l.r.).

concordait... objectivement, diraient les dialecticiens marxistes, avec celle du Japon : l'élimination de la présence française. « Si Roosevelt vivait encore, dira lord Mountbatten à Karachi en août 1945 au général Leclerc rejoignant son poste, vous ne rentreriez pas en Indochine ».

Lorsque le Japon signera l'acte de capitulation, à bord du « Missouri », le 2 septembre 1945, c'est le général Leclerc qui représentera la France. L'amiral Decoux, qui pendant quatre années tint tête aux Japonais, est encore prisonnier à Loc Minh, sous la garde de l'ennemi vaincu ! Et lorsque le général Alessandri sera convié par les Chinois à assister le 27 septembre à la cérémonie de reddition des forces japonaises à Hanoï, il aura le numéro 145 dans l'ordre de préséance !

L'Indochine française est bien morte.

On lit ce livre avec passion, mais on ne peut se défendre d'un sentiment de malaise et d'amertume au souvenir de tant de souffrances, de tant de morts, de tant de sang versé en vain, selon Georges Gautier, qui croit, comme Claude de Boisanger, conseiller diplomatique de l'amiral, que « On pouvait éviter la guerre d'Indochine ».

Jean SAULAY.

Germaine de BOURNAZEL :

LE CAVALIER ROUGE

Paris - 1979 - Editions France-Empire - 265 pages

La figure légendaire du capitaine de Bournazel, « l'Homme à la veste rouge », est bien connue de tous les anciens des A.I. et des goums. Ce qui l'est moins, c'est l'homme dans sa vie familiale, ses réactions devant les péripéties de sa vie militaire, tout ce qui constitue son âme, en quelque sorte, et son idéal.

Mme de Bournazel, son épouse, comble cette lacune et retrace avec bonheur, grâce à la correspondance soigneusement conservée de l'enfant et de l'adolescent avec ses parents, du mari avec sa femme aussi, le cheminement intérieur qui mena Henry de Bournazel de la corniche Sainte Ginette à ce piton du Bou Gafer où devait s'achever sa brève et fulgurante carrière, le 28 février 1933.

Sa vocation militaire — (Comment trahir une tradition familiale ?) — se développe au contact de camarades d'études animés de la même passion que lui, et qui ont nom : de Linarès, de Boissieu, de la Chapelle, Massiet du Biest, de Launay, etc. Elle se confirme au front en 1917, où le jeune aspirant entrevoit ce qu'il appelle la vie rêvée, celle du soldat victorieux, avant de se retrouver sur les bancs de l'Ecole à Saint-Cyr, la guerre terminée.

Le jeune officier rêve d'action, de grands espaces. Aussi sollicite-t-il, après un stage au bataillon de Joinville qui le désespère, son affectation au Maroc, au 7e Spahis algériens, qu'il rejoint à Tahala fin janvier 1921. C'est alors l'apprentissage du métier, sur le tas, en assurant la sécurité des convois, puis sa participation, avec le groupe mobile de Taza aux ordres du colonel Freydenberg, aux combats contre les Beni Ouaraïn, les Marmoucha, les Aït Tserrouchen, à la prise d'El Mers enfin, pendant lesquels se noue une solide amitié avec le lieutenant Maurice Durosoy.

Son retour en France le déçoit, mais il n'est pas encore atteint par ce « virus marocain » qui nous accompagne jusqu'à notre dernier souffle. Il se manifestera pour la première fois, au cours du second séjour de Bournazel au Maroc, lorsqu'il fut nommé adjoint au 16e goum, que commandait alors le capitaine Schmidt à Dar Caïd Medboh. La folle chevauchée à l'avant-garde du groupement Corap, la ruée sur Targuist mettant fin au rêve insensé et orgueilleux d'Abdelkrim, servent de cadre à la naissance d'une nouvelle amitié, qui scellera le destin du héros, celle du colonel Giraud, commandant le 14e R.T.A., tandis que se précise la silhouette du cavalier rouge. « Montant son cheval blanc « Jauge », képi azuré sur la tête, culotte bleu clair, bottes cirées, tunique pourpre, le stick dans la main gauche, Henry fonce, entraîne, galvanise. Les balles ne l'atteignent pas : il a la baraka ».

De retour en France, il accepte de servir comme officier d'ordonnance du général Boichut, gouverneur militaire de Strasbourg. C'est à cette époque qu'il fait la connaissance de sa future épouse, qu'il se marie, que naît le premier enfant. Mais il est « pris » par le Maroc, et, son troisième galon enfin décroché, il rejoint le 8e Spahis du colonel Lahure, avant d'être réclamé par le général Giraud, qui lui confie le bureau des A.I. de Guefifat, en novembre 1931.

L'équipe Bournazel se constitue alors, avec Guillaume de Tournemire, de Penfentenyo, Schmidt, et Jean Vial, le toubib. Les anciens n'ont pas perdu le souvenir des barouds de cette époque, de la mort de Melmoux, de Chappedelaine, du raid sur Touroug, de la conquête du Tafilalet, dont Bournazel devient en quelque sorte le « Gouverneur », comme chef du bureau de Rissani.

Le Sarhro enfin, où il entrera dans la légende : ...« montagne, écrit-il à sa mère le 8 février 1933, dont les sommets atteignent deux mille à deux mille trois cents mètres. L'ossature de cette montagne, faite de roches volcaniques noirâtres, a l'aspect d'un hérisson dont les pointes sont essentiellement inégales. Ce djebel est meublé de gorges aux à-pics impressionnants, étroites, tortueuses, rocailleuses. Peu ou pas d'eau »...

Mme de Bournazel emprunte au témoignage du docteur Jean Vial, dans le « Maroc héroïque », le récit de la fin du capitaine et termine sa biographie par ses dernières paroles : « Que cela serve au moins à quelque chose »...

Qu'elle soit rassurée. L'âme du capitaine de Bournazel doit être apaisée, car son sacrifice et celui de tant de ses camarades n'ont pas été vains. Le jeune Maroc moderne n'a pas renié l'héritage de Lyautey, et si la langue arabe est partout celle de la culture et de la religion, le français est devenu celle de l'ouverture dans l'amitié avec notre pays.

Jean SAULAY.

Jean VERCHIN :
72 bis, rue de la Providence - 29000 QUIMPER

BURNOUS AU VENT ET SABRE AU CLAIR

Sous ce titre, qui fait penser, tout naturellement, à un roman « de cape et d'épée », Jean Verchin, vétéran du Maroc, mais du vieux Maroc, celui de la Mission Brémond, nous conte une partie de ses souvenirs, ceux des années 1911 à 1914, qui, pour lui, correspondent à l'époque où, jeune brigadier affecté à la compagnie saharienne de la Saoura à Beni Abbès, il eut le privilège insigne de rencontrer le Père de Foucauld, Abd Aïssa pour les musulmans, et de l'accompagner jusqu'à Tamanrasset.

En lisant l'évocation de cette longue méharée de deux mois, on sent la fierté percer sous la nostalgie de cet homme — nonagénaire bientôt : il est né le 14 septembre 1892 à Lannion — au souvenir lointain de ses vingt ans — qu'il n'avait pas encore à la première page de son récit.

C'est à Tamanrasset qu'il apprend, en juillet 1911, sa mutation (à laquelle le Père n'est pas étranger), à la Mission militaire francaise auprès du sultan Moulay Hafid, pour l'encadrement des troupes chérifiennes. Il rejoint son poste à Fès, dans le courant du mois d'octobre, après un court séjour à Timimoun, où il vécut une aventure dont le récit, à n'en pas douter, eût fort intéressé Pierre Benoit avant d'écrire son « Atlantide »... mais Antinéa ici était bien réelle.

Jean Verchin a rédigé ces pages, émouvantes par leur sincérité, pour répondre à la demande que lui fit, peu après la fin de la deuxième guerre, le général Juin, qui l'avait convié, à Fès, à un déjeuner intime, avec le commandant Pisani et le docteur Christiani : « Il faut honorer les artisans, les humbles, lui dit-il, avec lesquels tu as étroitement vécu, car ce sont eux qui donnent son âme à notre épopée. Il ne faut pas que nos gloires se diluent dans le liquide désagrégeant de l'oubli. Il faut que la France sache qu'elle doit être fière de son œuvre, qui doit plus aux cœurs qu'aux fusils ». — « C'est promis ».

Jean Verchin, devenu journaliste, ancien vice-consul général de France, membre de la Société des Gens de lettres, a tenu sa promesse. La « Koumia » lui est sincèrement reconnaissante de lui avoir envoyé une copie de l'exemplaire manuscrit de ces « Contes du vieux tabor », qui s'appelleront peut-être « Burnous au vent et sabre au clair »... Le choix du titre n'est pas encore arrêté. Nous souhaitons vivement que cette plaquette d'une centaine de pages sorte prochainement en librairie, Jean Verchin ayant trouvé un éditeur dans sa Bretagne natale. Ses futurs lecteurs y trouveront un écho des souvenirs de Maurice Leglay, sous les ordres de qui Jean Verchin servit pendant un certain temps. Ils y trouveront aussi un témoignage coloré et vivant sur une époque qui lentement disparaît dans l'oubli, — si ce n'est déjà fait.

La « Koumia » se fait un plaisir de publier quelques bonnes pages de ces « Contes », qui nous ramènent à l'époque héroïque où les goums marocains écrivaient déjà les premières pages de leur épopée.

Jean SAULAY.

Hassan JOUAD et Bernard LORTAT-JACOB :

LA SAISON DES FETES DANS UNE VALLEE DU HAUT-ATLAS
Le Seuil - (Les Jours de l'Homme) - Paris - 1978 - 112 pages

Dans la collection « Les Jours de l'Homme », les Editions le Seuil viennent de publier, sous la double signature de Hassan Jouad et de Bernard Lortat-Jacob, une étude ethnographique, abondamment illustrée, sur les Aït Arbâa, petite tribu berbère de la haute vallée de la Tessaout.

Effectué sous les auspices du C.N.R.S., l'ouvrage rappelle, dans le fond et dans la forme, les « fiches de tribu » que nous établissions et tenions à jour, il y a plus de quarante ans, dans nos postes d'A.I. et de goum. Les anciens que nous sommes devenus liront donc avec intérêt cet excellent essai de deux hommes de la génération qui nous suit et nous pousse, un Français et un Marocain, découvrant à leur tour, et l'un grâce à l'autre, le mécanisme de la société berbère en évolution.

Il sagit ici d'une petite tribu d'ichelhaïn, dans la région de Demnat, en limite du pays des imazirhen. Dans le cadre de la vie de chaque jour, les auteurs consacrent une large place à la saison des fêtes qui suit la moisson — comme dans notre ancienne France rurale — à l' « ahouach » et à la poésie spontanée propre aux Berbères, ce « phare » de la société.

A la lecture de ce livre, bien des souvenirs remonteront à la surface dans la mémoire des anciens des A.I. et des goums.

Pour ma part, j'ai constaté la présence d'un fait social nouveau, qui n'existait pas « de notre temps » : le travailleur émigré, qui vit hors du clan, de sa rémunération et non du fruit du travail de la communauté dont, peu à peu, il se sépare. Conséquence de la difficulté de vivre en des temps nouveaux, difficiles, que les aèdes locaux n'ont pas manqué d'enregistrer :

« Les temps ont changé et les générations aussi.
« Les chevaux sont las de courir,
« La source lasse de porter son eau.
.....
« Il n'y a plus rien qui inspire le contentement de soi,
« Et ne dites pas que la joie existe encore...
« Même lorsque nous portons les habits blancs de la fête,
« Nos cœurs sont noirs...
« Nous ne voyons pas où, tous, nous avons bu l'eau
« Qui charriait le mal. »

Aït Arbâa et Aït Hadiddou - 1971.

Oui, les temps ont changé comme les générations. Ichelhaïn et Imazirhen sont d'accord pour le constater. Mais ils ne paraissent pas en découvrir la cause, inéluctable : le passage de l'état tribal à celui de nation.

Revel, mai 1979

Jean SAULAY.

Nota : Bernard Lortat-Jacob, chargé de recherche au Centre national de la recherche scientifique, a bénéficié d'une double formation de musicien et de sociologue avant de s'intéresser au monde berbère (diplôme de berbère des Langues orientales en 1971). En 1973, il soutient une thèse de doctorat sur la musique berbère du Haut-Atlas. Depuis une dizaine d'années, il a fait de nombreux et longs séjours au Maroc, principalement en Haut-Atlas, grâce à des missions du C.N.R.S.

Bernard Lortat-Jacob a publié plusieurs articles et trois disques composés d'enregistrements effectués « sur le terrain ».

En collaboration avec Hassan Jouad, qui est marocain et originaire du Haut-Atlas central, il a publié aux éditions du Seuil la monographie qui fait l'objet de l'analyse ci-dessus.

Michel JOBERT :

MAROC, EXTREME MOGHREB DU SOLEIL COUCHANT
Photographies de Harry Gruyaert et Jean-Paul Jaouen.
Jeune Afrique - Paris - 1978

L'ancien ministre des Affaires étrangères de Georges Pompidou est né, on le sait, à Meknès en 1921. Comme certains d'entre nous — dont moi-même — et la plupart de nos enfants, il a fait ses études secondaires dans l'un des lycées français du Maroc, pour lui, le lycée Poeymirau.

Il vient de publier, dans la collection des « Grands Livres » des Editions « Jeune Afrique », un admirable album de photographies commentées par lui dans un style plein de poésie, où éclate l'amour de son pays natal. Il en souligne, dès le titre, le caractère original : Maroc, extrême Moghreb du soleil couchant.

L'homme politique, ici, n'apparaît jamais. Il se fait guide — et quel guide ! — pour faire visiter, dans un itinéraire vagabond, les principales régions du pays.

De Moulay Idriss et Fès à Telouet, d'Essaouira à Zagora par la vallée du Dadès, le lecteur parcourt tout le Maroc ou à peu près. Je regrette, à titre strictement personnel, que Michel Jobert ait négligé le pays zaïan, ses lacs et ses cèdres.

Le texte est clair et limpide, empreint d'une poésie délicate qui convient parfaitement au but poursuivi : c'est un chant, un hymne à la beauté du pays, à l'amitié de ses habitants. Les photographies, extraordinaires et merveilleuses, prises avec l'art consommé de professionnels, surprendront par leurs contrastes et les jeux de l'ombre et de la lumière..., image même du Maroc.

Le sommaire de l'ouvrage, précise l'éditeur, est déjà un poème :

— les iris sauvages,
— une mémoire de mulet.
— étés,
— les marabouts,
— des djinns et non de l'eau,
— venus de la mer ?
— errances,
— visite à Mohamed Lahraoui,
— les arts mineurs,
— extrême Moghreb du soleil couchant.

Lequel d'entre nous, en fouillant dans sa mémoire, ne souscrirait à cette évocation des paysages du sud... ; « Et si vous avez besoin de tendresse, laissez les pivoines du Moyen-Atlas, et cherchez vers le sud l'ocre de la terre dressée jusqu'à découper ses tours sur l'horizon, le vert des orges qui tapissent la vallée »...

Un livre merveilleux, où le plaisir des yeux le dispute à l'enchantement de l'esprit, écrit par un homme qui sait nous faire partager, pour l'avoir éprouvé comme nous-mêmes dans un temps ancien, son amour pour le Maroc, si divers dans son unité.

Jean SAULAY.

Association des descendants des membres de la Koumia

(Anciens des Goums marocains et des Affaires indigènes en France)

NOTE DU PRÉSIDENT

Lors de l'assemblée générale ordinaire de l'Association, le 16 juin dernier à MONTSOREAU, il est apparu qu'une certaine méconnaissance des données officielles concernant la création de cette association rendait nécessaire le rappel des éléments ci-après :

— la première réunion préparatoire concernant l'association des Descendants s'est tenue le 21 mai 1977 à MONTSOREAU. Le compte rendu de cette réunion se trouve dans le bulletin de la Koumia n° 68 de juillet 1977 ;

— une première liste des Descendants connus a paru dans le bulletin Koumia n° 70 d'avril 1978 ;

— l'assemblée générale constitutive de l'association des Descendants s'est tenue à LYON, le 10 juin 1978. Le compte rendu de cette assemblée générale est publié dans le bulletin Koumia n° 72 de décembre 1978.
Ce bulletin publie également les statuts de l'association ;

— les statuts de l'association ont été déposés le 27 septembre 1978 à la préfecture du Maine-et-Loire. Le sous-préfet de SAUMUR a délivré un récépissé de déclaration d'association n° 2638 en date du 5 septembre 1978. Le Journal Officiel n° 247 du samedi 21 octobre 1978 mentionne la création de l'association des Descendants.

La date officielle de création de l'association est donc celle du 5 septembre 1978, date de la délivrance du récépissé de déclaration.

Cette note de synthèse permettra à tous ceux qui s'intéressent à la vie de l'association d'en connaître les bases juridiques officielles, et de retrouver dans les bulletins de la Koumia mentionnés ci-dessus et le J.O. tous les textes la concernant.

La première année d'existence effective de l'association est l'année 1979, au cours de laquelle s'est tenue à Montsoreau la première assemblée générale ordinaire, dont on trouvera ci-après le procès-verbal.

Depuis l'assemblée générale des 16 et 17 juin 1979, la composition du conseil d'administration est la suivante :

Président : Georges BOYER de LATOUR du MOULIN
Vice-Président : Robert COUDRY
Secrétaire générale : Mme Francine de LIGNIERES
Secrétaire générale adjointe : Mlle Marie-José BARAULT
Trésorier général : Michel PASQUIER
Trésorier général adjoint : Jean BORIUS
Administrateur : Jean-Francis CARRERE
Administrateur : Pierre FEAUGAS

Le Président.

RÉUNION DU CONSEIL D'ADMINISTRATION ET ASSEMBLÉE GÉNÉRALE ORDINAIRE DE L'ASSOCIATION DES DESCENDANTS DES MEMBRES DE LA KOUMIA

C'est dans une ambiance très familiale, très chaleureuse et très sympathique, malgré un certain désordre dû à une affluence un peu imprévue dans des locaux restreints et un horaire un peu serré, que se sont déroulés le conseil d'administration et l'assemblée générale ordinaire. Comme il a été indiqué dans le bulletin Koumia n° 74 de juillet 1979, ce premier rassemblement national des Descendants a été un succès très encourageant. Si des efforts doivent encore être demandés à tous ceux qui s'intéressent à la vie de l'association, l'avenir peut être envisagé sous un jour plein d'espérance.

Le général FEAUGAS, président de la Koumia, a bien voulu marquer tout l'intérêt qu'il portait à la jeune association, en venant participer à l'assemblée et en prononçant une courte allocution dans laquelle il faisait part de sa satisfaction de voir autant de Descendants rassemblés et des résultats obtenus si rapidement. Il a assuré l'association de son soutien personnel et de l'appui moral et matériel de la Koumia. Il a encouragé les Descendants à prendre en mains les destinées de l'association en s'organisant tant à l'échelon national qu'à l'échelon régional. Cette organisation et cette structuration doivent être réalisées en accord avec les présidents et les secrétariats à l'échelon national et régional.

Revenant d'un voyage au Maroc, le général FEAUGAS a fait part des excellentes impressions qu'il avait retirées, à tous les échelons, de ses rencontres avec les dirigeants responsables de l'administration marocaine et les anciens des goums.

L'organisation d'un voyage des Descendants au Maroc, pour aller à la rencontre des Descendants marocains, bénéficiera de tout son appui.

Le commandant PASQUIER, conservateur du musée des GOUMS et des AFFAIRES INDIGÈNES de MONTSOREAU, avait bien voulu organiser et diriger la visite du musée pour les Descendants. Cette rencontre avec le passé, cette matérialisation de l'Histoire concernant directement leurs parents, ont suscité l'intérêt des participants dont certains, parmi les plus jeunes, ont émis quelques observations sur l'aspect essentiellement guerrier de la présentation. L'action humanitaire de la France au Maroc sur le plan culturel, social et économique n'est pas mise en évidence. Il manque une transition entre le passé, le présent et l'avenir.

Pendant que s'effectuait la visite du musée par les Descendants, les membres du conseil d'administration de l'association tenaient leur réunion. Dès la visite terminée, les Descendants présents se réunissaient autour du conseil pour tenir l'assemblée générale dont l'ordre du jour proposé était le suivant :

— faire le point sur le nombre de sociétaires cotisants et abonnés au bulletin de la Koumia,
— poursuite de recrutement des Descendants,
— arrêté des comptes au 30 mai 1979,
— organisation nationale et régionale de l'Association,
— organisation d'un voyage au Maroc pour rencontrer les Descendants marocains,
— rédaction d'articles par les Descendants pour le bulletin de la Koumia,
— recueil auprès des parents des monographies, récits, histoires vécues en vue de faire connaître la vie et l'histoire des officiers et sous-officiers des Goums et des Affaires Indigènes du Maroc,
— questions diverses.

Constatant le nombre important de Descendants qui participent à l'assemblée générale, le président fait part des efforts qui ont été réalisés pour contacter le maximum de Descendants connus, tant par Mme de LIGNIERES qui a constitué un fichier très à jour et tenu le secrétariat, que par les administrateurs dans le recrutement à l'échelon local. Le président exprime ses remerciements à Mme de LIGNIERES, à M. Robert COUDRY et à tous les administrateurs.

Le quorum étant atteint, le président ouvre la séance.

Il est demandé à Mme de LIGNIERES et à M. Michel PASQUIER de faire le point sur le nombre de Descendants connus, le nombre de sociétaires cotisants et le nombre d'abonnements souscrits au bulletin de la Koumia.

Actuellement 235 Descendants connus ont reçu des correspondances leur demandant de rejoindre les rangs de l'association.

A ce jour 110 sociétaires ont payé leur cotisation pour l'année 1979 dont 56 sont abonnés au bulletin de la Koumia.

D'un commun accord, il est décidé que l'effort de prospection et de recrutement des Descendants doit être poursuivi par tous. Il sera demandé à tous les parents de bien vouloir communiquer au secrétariat de l'association les adresses de leurs enfants. Ainsi il sera possible de leur adresser les bulletins d'adhésion et les correspondances. Une action particulière doit être menée à l'échelon de chaque section régionale.

M. Michel PASQUIER, le trésorier, présente son rapport sur l'arrêté des comptes au 30 mai 1979.

Les comptes de l'Association proposés à l'assemblée générale ordinaire s'établissent comme suit :

— date d'ouverture des comptes : 1er janvier 1979
— arrêté des comptes au 30 mai 1979.

Reçu de la KOUMIA, au titre d'aide au démarrage (1)	1.650 F
Cotisations perçues pour 1979 (2)	4.640 F
Total des recettes	6.290 F
Dépenses : frais de bureau	440 F
Reste au crédit du compte de la Banque PARIS-BAS	5.850 F

(1) En réalité la KOUMIA a consenti une aide de 2.000 F, au total, en prenant en charge directement des frais engagés par l'association.

(2) Détail des recettes au 30 mai 1979 :
56 abonnements à 40 F = 2.240 F
93 cotisations à 20 F = 1.860 F
Dons ..... = 540 F

Mme de LIGNIERES indique qu'un compte bancaire a été ouvert à la Banque de Paris et des Pays-Bas, 26, avenue de l'Opéra, 75001 Paris - Compte n° 122682 B.

Un compte chèque postal a été ouvert à Orléans La Source - Compte n° 0187691 C 033.

Comme il a été rappelé, à plusieurs reprises, l'organisation de l'association est calquée exactement sur l'organisation de la Koumia.

En accord, avec les présidents de section, une section de Descendants doit venir doubler les sections Koumia actuelles. Un titulaire et un remplaçant élus par les Descendants doivent prendre en mains la section des Descendants. Ils assurent la liaison avec la section Koumia, avec tous les Descendants de la section et avec le conseil d'administration de l'association.

Les Descendants sont invités à participer à toutes les réunions organisées par la Koumia tant à l'échelon régional que national.

Le bulletin de liaison entre les Descendants est le bulletin édité par la Koumia.

La proposition faite par le président d'organiser un voyage au Maroc pour aller à la rencontre des Descendants marocains rencontre l'adhésion de tous les participants.

Toutes les propositions concernant l'organisation de ce voyage et les appuis qui pourraient être apportés seront accueillies favorablement.

Il importe, en effet, de définir les périodes les plus favorables pour la majorité, la durée du voyage, les circuits à accomplir au Maroc, les conditions de financement possibles et les choix des lieux de séjour et de catégorie d'hôtels.

Afin qu'une Histoire, la plus objective possible, soit transmise à la postérité et pour contredire certaines affirmations historiques constituant des contre-vérités flagrantes, il est demandé aux Descendants de recueillir auprès de leurs parents toutes les monographies, récits et histoires vécues en vue de faire connaître l'action véritable que les militaires français et les administrateurs des Affaires Indigènes ont menée au Maroc. C'est un devoir et en même temps une tâche passionnante qui est ainsi confiée à tous les Descendants.

En particulier, les Descendants spécialistes d'histoire sont priés de se faire connaître. Ils pourraient participer à la rédaction de l'Histoire des Goums demandée par le général GUILLAUME.

D'autre part, les Descendants sont invités à rédiger des articles qui pourraient paraître dans le bulletin de la Koumia. Ces articles peuvent concerner les sujets relatifs à la vie de l'association et des Descendants : événements heureux, naissances, mariages, succès aux examens, récits de voyages, etc., événements malheureux.

Le président fait part de son désir de voir répartir équitablement les postes de membres du conseil d'administration entre les hommes et les femmes.

La proposition d'élire au conseil d'administration Mlle Marie-José BARAULT est admise à l'unanimité.

Plusieurs Descendants souhaitent que des réunions soient organisées par eux afin de mieux se connaître.

Des listes par section et par département seront adressées à tous les présidents de section de la Koumia, à tous les administrateurs du conseil, afin que chaque Descendant puisse être informé de la présence proche de ses camarades.

Le président fait connaître que la prochaine assemblée générale de la Koumia et des Descendants se tiendra les 31 mai et 1er juin 1980 en AVIGNON.

C'est la section Koumia de MARSEILLE qui est chargée de l'organisation générale. Les Descendants dépendant de la section de Marseille sont vivement invités à participer à l'organisation.

Les Descendants souhaitent qu'un programme particulier, en plus des réunions communes, puisse leur permettre de mieux faire connaissance en leur facilitant les échanges.

Pour terminer, le président espère que le nombre des cotisants continuera à augmenter pour l'année 1980 et il demande aux 110 cotisants actuels de ne pas oublier d'envoyer dès la fin de l'année leur cotisation de 20 F et, pour ceux qui le souhaitent, l'abonnement au bulletin de la Koumia de 40 F.

Plus personne ne souhaitant prendre la parole, l'assemblée générale est close.

Le président
et le conseil d'administration.

Une quarantaine de Descendants, accompagnés de nombreux enfants, ont participé à l'assemblée générale des 16 et 17 juin 1979 à Montsoreau - Saumur.

Quarante-six s'étaient excusés et avaient envoyé leur pouvoir.

Le président serait très reconnaissant aux membres de la Koumia de communiquer l'adresse de leurs enfants au président des « Descendants », le commandant Georges BOYER de LATOUR, afin que celui-ci puisse les contacter directement.

Avis Divers

LA FLAMME SOUS L'ARC DE TRIOMPHE

Le comité de « la Flamme sous l'Arc de Triomphe » a instauré, depuis plusieurs années, un tour d'hiver entre les associations adhérentes, en plus de leur participation au ravivage de la Flamme à leur jour habituel de la belle saison.

Notre tour est venu cette année. La Koumia, SEULE, est convoquée pour le **JEUDI 20 DECEMBRE 1979 à 18 h 30.**

Le général FEAUGAS déposera, en notre nom, une gerbe de fleurs sur la tombe du Soldat inconnu. Secondé par le conseil d'administration unanime, il demande que le plus grand nombre possible de membres, de Paris ou se trouvant à Paris ce jour-là, se joignent à ceux qui l'ont déjà assuré de leur présence autour de notre fanion. La Koumia prouvera ainsi, une fois encore, sa vitalité et sa cohésion dans le culte du souvenir.

Réunion à l'Arc de Triomphe, le jeudi 20 décembre 1979, à 18 h 15 très précises.

APPEL DES COTISATIONS

La Koumia paie comptant, et non en fin d'année, l'impression du bulletin, au maintien duquel vous êtes tous, à juste titre, très attachés. Aussi est-il rappelé à tous les membres l'importance de la rentrée des cotisations dès le premier trimestre.

Un certain nombre d'adhérents ne sont pas encore à jour de leurs cotisations échues. Nous leur demandons bien amicalement de s'y mettre, ce qui peut être fait, en cette fin d'année, en même temps que le règlement de 1980.

Nous permettez-vous d'ajouter (de bouche à oreille) que les dons en faveur de nos œuvres sociales, qui seront toujours accueillis avec reconnaissance, peuvent être utilement ajoutés à vos cotisations ? D'avance, un grand merci.

Les tarifs en vigueur pour 1980 sont les mêmes que pour 1979 : cotisation annuelle 10 F et abonnement 40 F, soit au total 50 F (abonnement seul, soit 40 F, pour les membres à vie et pour les « Amis des goums »).

Toute somme doit être adressée par chèque postal (compte 8813 50 V Paris) ou par chèque bancaire : libellés au nom de LA KOUMIA **uniquement.**

Le Trésorier.

RECHERCHE D'ADRESSE

M. Jean REVOLE, ancien inspecteur du tertib au Maroc, et Mme REVOLE, née Paulette ORTOLI, seraient heureux de retrouver leur ami CASTET-BAROUX, ancien officier des Affaires indigènes, qu'ils ont connu à Ouezzane en 1942-1949 et à Mazagan en 1952-1953.

M. REVOLE est actuellement maire de CHAMPIER, 38260 La Côte-Saint-André.

A VENDRE

(à prix modeste pour cause liquidation de succession)
En QUERCY, entre Lot et Dordogne, au centre de SALVIAC (Lot) :

GRANDE MAISON BOURGEOISE

deux étages sur rez-de-chaussée, 275 m2 au sol, construction ancienne très soilde comprenant : 8 chambres dont 3 grandes, salle à manger - salon, cuisine, plusieurs débarras, grande cave, cour intérieure, importante grange.

Intérieur, sanitaire et chauffage à remanier.

Redistribution aisée de tout l'ensemble pour l'adapter à collectivité, profession libérale, commerce, gros artisanat ou petite industrie.

Possibilité cession simultanée d'un jardin de 1.200 m2, hors bourg, à 500 m de la maison.

Pour tous renseignements, s'adresser à :
Pierre SALANIE
B.P 102 - 46004 CAHORS CEDEX
Tél. : (65) 35.14.49 ou 36.41.23.

Lois et Décrets

SECRÉTARIAT D'ÉTAT
AUX ANCIENS COMBATTANTS

CABINET

NOTE D'INFORMATION N° 86

LES MAISONS DE RETRAITE DE L'OFFICE NATIONAL DES ANCIENS COMBATTANTS

L'Office national des anciens combattants et victimes de guerre est un établissement public de l'Etat chargé, sous l'autorité et la tutelle de M. Maurice PLANTIER, secrétaire d'Etat aux anciens combattants, de l'action sociale en faveur des anciens combattants et victimes de guerre.

Il compte 4 millions de ressortissants en 1978. Ses fonctions essentielles sont les suivantes :

— la délivrance de titres, comme la carte du combattant, la carte d'invalidité ou le titre de reconnaissance de la Nation.

— l'attribution des prêts, subventions, et aides diverses aux ressortissants,

— la protection matérielle et morale des pupilles de la Nation.

— la gestion de 9 écoles de rééducation professionnelle ouvertes en priorité aux pensionnés militaires d'invalidité et aux victimes de la guerre, mais aussi aux diverses catégories de travailleurs handicapés.

— la gestion de 14 maisons de retraite.

Il faut préciser que 1 700 000 ressortissants de l'O.N.A.C. soit près de la moitié de ceux dont l'Office a la charge sont aujourd'hui âgés de plus de 65 ans. Le problème des personnes âgées est donc au cœur de ses préoccupations.

Les maisons de retraite de l'Office national, agréées pour la plupart par l'aide sociale, sont réservées aux anciens combattants et victimes de guerre âgés de 60 ans au moins, indemnes de toute affection contagieuse et dont l'état de santé ne requiert ni traitements spéciaux et prolongés, ni l'assistance d'une tierce personne.

Entièrement rénovées ces maisons permettent d'accueillir dans un cadre agréable et fonctionnel des personnes de toutes régions pour des séjours temporaires ou définitifs.

Les pensionnaires contribuent aux frais d'hébergement à raison de 65 pour cent de leurs ressources, dans la limite du prix de journée fixé par l'Office (59,50 F).

Mme PLANTIER, au cours de déplacements où elle accompagnait le secrétaire d'Etat aux anciens combattants, particulièrement sensible au caractère social des tâches dont le département ministériel a la charge, a tenu à voir différentes maisons de retraite et à témoigner ainsi aux pensionnaires la considération que M. Maurice PLANTIER leur porte.

C'est ainsi qu'elle a visité le 15 novembre dernier successivement la maison de retraite de Beaurecueil à quelques kilomètres d'Aix, puis celle de la Pomme dans le quartier Est de Marseille ; le 22 novembre celle de Villiers-le-Sec (Calvados) ; le 1er décembre, la maison de retraite de Montmorency dans le Val-d'Oise, entièrement rénovée en 1972. Cette maison héberge des veuves ascendantes de guerre ; elle sera la première à avoir une section de cure médicale en application des décrets du 22 novembre 1977 et du 25 août 1978. Cette section complètera l'infirmerie et permettra de soigner sur place les pensionnaires malades sans devoir les diriger vers les hôpitaux parisiens.

OFFICE NATIONAL
DES ANCIENS COMBATTANTS
ET VICTIMES DE GUERRE

DÉCISION N° 46/S4/78

fixant le prix de journée applicable aux Maisons de Retraite de l'Office National des Anciens Combattants et Victimes de Guerre à compter du 1er janvier 1979.

LE PREFET, DIRECTEUR GÉNÉRAL DE L'OFFICE NATIONAL DES ANCIENS COMBATTANTS ET VICTIMES DE GUERRE,

DÉCIDE :

ARTICLE 1. — Le prix de journée applicable à compter du 1er janvier 1979, dans les Maisons de Retraite de l'Office National des Anciens Combattants et Victimes de Guerre est fixé à :

Nourriture		
Petit déjeuner	4,40 F	
Repas du midi	14,40 F	
Repas du soir	13,00 F	
Total		31,80 F
Hébergement		32,20 F
Prix de journée total		64,00 F

ARTICLE 2. — Le prix applicable aux familles rendant visite aux pensionnaires reste fixé à 19,50 F à compter du 1er janvier 1979.

PARIS, le 22 décembre 1978

Le Préfet, directeur général de l'office national
des Anciens Combattants et Victimes de Guerre
R. HECKENROTH

RHIN ET MOSELLE ASSURANCES FRANCAISES

le plus "**koumia**" des groupes de compagnies d'assurances

Bernard MERLIN
Inspecteur
27, Place St-Thiébault
57000 METZ

Maurice DUBARRY
Directeur-Adjoint
78, Route de Paris
69260 LYON-CHARBONNIERES

Henry ALBY
Inspecteur Principal
« Bordeneuve »
31380 MONTASTRUC-LA-CONSEILLÈRE

Pierre SALANIE
Agent Général
Le Haut de la Côte
46220 PRAYSSAC

Michel LEONET
Président Directeur Général
Rhin et Moselle - Assurances Françaises
1, Rue des Arquebusiers
67000 STRASBOURG
78, Route de Paris
69260 LYON-CHARBONNIÈRES
50, rue Taitbout - 75009 PARIS

Renaud ESPEISSE
Sous-Directeur
1, Rue des Arquebusiers
67000 STRASBOURG

Marcel NICLAUSSE
Agent Général
68, Avenue Georges-Clémenceau
83700 SAINT-RAPHAËL

Adresses des

ANCIENS des GOUMS et des AMIS des GOUMS

chez lesquels vous trouverez toujours le MEILLEUR ACCUEIL

UNION - SÉCURITÉ 13, RUE SAINTE-CROIX DE LA BRETONNERIE - PARIS - 4e
Téléphone : 887-2186 + 3022 M. LESAING - Directeur

CHAUSSURES - BOTTES - VÊTEMENTS - LUNETTES - CEINTURES - CASQUES
GANTS DE PROTECTION - CIVIÈRES - BOITES A PANSEMENTS...

FOURNISSEUR DES GRANDES INDUSTRIES

bar - brasserie

"LE SIROCCO"

- Apéritifs Kémia
- Spécialités - Plats
- Sandwichs variés

Madame SARRAZIN, fille de Goumier
vous réserve le meilleur accueil.

59, Rue de Lancry - 75010 PARIS - Tél. 208.24.48

S.A.R.L. au Capital de 20.000 F R. C. PARIS B 784 437 238

Si vous êtes de passage à GRENOBLE...

L'HOTEL RESTAURANT

"Les Oiseaux" ★★A

22 Chambres — Entièrement neuf

à CLAIX 8 km au Sud de Grenoble - RN 75 (Nice)
Réservation : Tél. (76) 98-07-74

recevra avec plaisir tous les anciens Goumiers et leurs familles
Remise spéciale

Calme total, Verdure, Panorama des Alpes, Parc, Parking privé, Garage, Piscine.

Un Hôtel où l'on dort bien...
Un Restaurant de bonne cuisine (tenu par Mme VAGNOT)

Éditions A. V.
Directeur André MARDINI
Insignes Militaires, de Sociétés et Industriels
Breloques - Médailles - Coupes
172, Rue du Temple - PARIS 3e

PHILIPPE POULIN
MASSEUR - KINÉSITHÉRAPEUTE
Diplômé d'état
Agréé de la Sécurité Sociale
160, Grande Rue - 92 / SÈVRES
(S.-&-O.) Tél. 626-19-49

Amateurs de bons Vins...

● Adressez-vous au **Commandant LAVOIGNAT**
84230 CHATEAUNEUF-DU-PAPE

Vins issus directement de la propriété **PRIX KOUMIA**

Le Directeur de la Publication : Guy de MAREUIL Dép. Légal : 4e Trimestre 79 Imp. G. FEUILLARD - CHARMES
N° Commission Paritaire : 296-D-73 du 15-5-72